

## Les Grandes Dames du 1<sup>er</sup> Empire

I



ANS doute, aucune de nos lectrices n'ignore le nom de M<sup>me</sup> Campan, l'éducatrice célèbre, à qui Napoléon confia le soin d'élever les filles de ses légionnaires et d'en faire « des mères de famille », résumant d'un mot tout son programme d'éducation féminine. Au lendemain de la Terreur, M<sup>me</sup> Campan, ancienne première femme de chambre de la reine Marie-Antoinette, ruinée, « ne possédant plus qu'un assignat de quatre cents livres », avait cherché un moyen de vivre et de faire vivre son jeune fils, ses deux nièces orphelines. Elle pensa très justement que, la société se reconstituant peu à peu, on se préoccuperait de l'éducation des jeunes filles, et les couvents ayant disparu dans la tempête, qu'un pensionnat bien dirigé aurait des chances de succès. Ce fut à Saint-Germain, dans cette petite ville paisible, aux portes de Paris, à l'ombre du vieux château et de la forêt séculaire, gardant encore le mélancolique souvenir des derniers Stuarts, qu'elle vint se fixer. En moins d'un an, ses prévisions se réalisèrent. Sa maison fut promptement à la mode. C'était comme une école de monde et de savoir-vivre, à côté de l'instruction proprement dite, et cette société nouvelle, de fortune récente, d'origines obscures, manifestait là un besoin de se rattacher aux traditions de l'ancienne cour, personnifiées dans M<sup>me</sup> Campan, qui avait approché de si près l'infortunée reine, de mêler ses filles aux nombreuses filles de vieilles familles que la reconnaissance y



atténuaient, car les relations de la directrice lui permirent promptement d'obtenir la radiation d'un grand nombre d'émigrés.

Sous les beaux arbres de Saint-Germain, parmi ces pensionnaires qui se formaient « au bon ton, aux bonnes manières, à la conversation », pas une certes n'entrevoyait, même en rêve, le rôle à elle réservé dans la merveilleuse féerie qu'allait faire surgir, d'un coup de baguette, ce jeune général corse, dont la célébrité commençait à peine, mais dont on parlait beaucoup chez M<sup>me</sup> Campan, parce qu'il avait épousé la mère d'une des élèves les plus aimées, Hortense de Beauharnais, et qu'il venait d'amener à l'institution, avant de partir pour cette campagne d'Egypte, qui semblait à ces jeunes têtes un roman de chevalerie en action, une fillette de douze ans, sa sœur Annunziata, fraîche et gauchette, à l'accent affreux et à l'éducation à peine ébauchée.

Laissez passer quelques années, bien peu, quand on les compte. La volonté toute-puissante de Bonaparte a créé un monde autour de lui. Il a fait une impératrice de la gracieuse créole qui, malgré sa bonté et son charme, n'arrive pas à se grandir à la hauteur prestigieuse de ce trône où il l'a placée. Ses sœurs, qui ont rapidement perdu tout souvenir de leur première existence, se disputent les titres de princesses et d'altesses, comme s'il s'agissait, dit en raillant Napoléon lui-même, « de partager l'héritage du roi leur père » ; et, malgré leur luxe excessif, leur arrogance trahit qu'elles ne sont pas bien sûres de leurs rôles. La petite Stéphanie, une nièce de Joséphine, élevée aussi chez M<sup>me</sup> Campan, sera princesse héréditaire de Bade; la blonde Hortense est, bien à contre-cœur, reine de Hollande; Annunziata, devenue la belle Caroline, mariée à Murat, le fils d'aubergiste, le héros à panaches, est grande-duchesse de Berg, en attendant impatiemment la couronne de Naples. Et les pensionnaires de Saint-Germain? Duchesses et princesses elles-mêmes, femmes de maréchaux et de généraux, portant fièrement des noms de victoires, jalouses de leurs préséances et de leurs titres nouveaux, figurant, couvertes de diamants, dans ces fêtes splendides, où elles font partie du décor voulu par le maître. Et M<sup>me</sup> Campan? Surintendante d'Ecouen, reprenant les statuts, sinon l'esprit de Saint-Cyr. Mais M<sup>me</sup> de Maintenon se plaignait de l'embarras « de trouver des gendres » ; Napoléon ne connaît pas cette difficulté. Au besoin, il ordonne un mariage comme une manœuvre, et les petites filles d'Ecouen, la tête tournée par la vertigineuse fortune de leurs aînées, discutent aux récréations les chances d'avancement d'un colonel d'infanterie ou de hussards, à cette époque légendaire où les colonels avaient l'âge de nos lieutenants d'aujourd'hui.

Il est impossible, dans le cadre très restreint de cet article, de prétendre donner un tableau complet de la cour impériale. Mais nous voudrions dégager

des livres, des mémoires si nombreux qui, depuis quelques années, ont fait minutieusement connaître tout ce qui touche à l'Empire et à l'empereur, quelques-unes de ces physionomies de « grandes dames » improvisées, car celles même qui étaient de bonne naissance, n'avaient point connu l'ancienne cour, ignoraient l'étiquette et, chose grave, ne savaient pas faire la révérence ! Que dire des autres, que rien dans le passé n'avait préparées à leurs grandeurs imprévues, et que la crainte de se trahir rendaient souvent raides et guindées jusqu'à l'impertinence ?

Il fallut donc se hâter d'apprendre le métier de duchesse ; là-dessus, l'empereur ne plaisantait pas. N'entretenait-il pas une correspondance, sur toutes ces questions, avec M<sup>me</sup> de Genlis, la jugeant apte à lui enseigner à lui-même ce vieux cérémonial dont il voulait rehausser sa récente souveraineté ? N'exigeait-il pas des femmes de ses généraux qu'elles tinssent un salon, qu'elles fussent richement mises, leur répétant, en façon de mot d'ordre : « Soyez grandes dames », comme si on le devenait du jour au lendemain ; et, sentant tout cela insuffisant pour réaliser le programme qu'il s'était tracé, n'attirait-il pas à lui l'ancienne noblesse, afin de la mêler à celle qu'il allait créer, ce qui mettait d'étranges disparates dans cette cour formée d'éléments si divers ?

Dès le Consulat, Bonaparte avait voulu une cour, et comme il voulait toutes choses, immédiatement ! La plupart de ses compagnons d'armes se marièrent à cette époque, et par un hasard assez remarquable, presque toutes ces jeunes femmes étaient jolies, beaucoup très belles, dans ces costumes que nous montrent leurs portraits, et dont nous comprenons mieux l'élégance, depuis qu'un caprice de la mode y a quelque peu accoutumé nos yeux : draperies à l'antique, coiffures de canées, hautes *chérusques* de dentelle, châles de l'Inde, le grand luxe d'alors, qu'on mettait partout, même au bal, et dont chaque femme possédait plusieurs d'un prix considérable, manteaux de cour lamés d'or, sous le poids desquels on pliait et que l'empereur voulait réserver aux princesses ; les dames de la cour les réclamèrent si instamment, que Joséphine dut obtenir pour elles le droit de les porter.

« Nous avions toutes vingt ans ; ils avaient tous trente ans, » disait une de ces jeunes femmes d'alors, devenue une aïeule (1), mais gardant au fond de sa mémoire et résumant d'un mot ce qu'eurent d'incomparable ces premières années d'un siècle que nous verrons mourir. Par exemple, évoquons le splendide coup d'œil d'une réception aux Tuileries, dans la salle des Maréchaux : la double rangée de femmes merveilleusement parées, et derrière elles, les hommes non moins étincelants, dans leurs habits de couleur, chamarrés d'or et de pierreries. Lorsque Napoléon passait entre ces

(1) La maréchale Davout.



deux haies magnifiques, avec la famille impériale, pour aller s'asseoir au haut bout de la salle, il pouvait être satisfait du tableau.

Le décor n'était pas tout. Il fallait savoir son rôle dans cette pièce réglée avec un soin impérieux. Dames d'honneur, dames d'atours (les anciennes charges reparaissaient près de ces maîtres nouveaux), effrayées de leur ignorance, poussées par leur amour-propre, cherchèrent qui pourrait leur donner des leçons. Le vieux maître de danse Despréaux devint un oracle; il enseigna à marcher, à saluer. M<sup>me</sup> Campan fut assiégée de questions sur les habitudes de Trianon et de Versailles, et sous sa dictée, à la Malmaison, on prit des notes qui, remises à l'empereur, servirent de code des bienstéances. Lui-même ordonnait des répétitions : la cérémonie du sacre, ce qui se concevait, car c'était chose grave et compliquée, fut répétée sous la direction du peintre Isabey, qui en avait fait le plan avec des poupées minuscules. Mais, en d'autres cas, le naturel impatient de Napoléon triomphe de son goût pour le cérémonial : un jour qu'il imagine d'emprunter un usage à la cour de Bavière, et de faire défiler devant lui et l'impératrice, assis, toutes les personnes de la cour, son immobilité ne tarde pas à lui peser; il s'agite et bouscule les dernières révérences. Au mariage de Stéphanie de Beauharnais, une des fêtes les plus brillantes de l'Empire, l'empereur, conduisant l'épousée, entraîne presque au pas de course le cortège nuptial, dont il a minutieusement déterminé l'ordre et la marche. Pressées comme des recrues retardataires par les chambellans énervés, les dames relèvent sur le bras leurs traînes de velours, brodées d'or et de soie, et réclament en riant des jupes courtes, pour mener ce train de postillons.

Les hommes avaient, pour la plupart, davantage encore à apprendre que leurs femmes. Ces généraux de la Révolution, rapidement portés des rangs inférieurs de l'armée aux plus hauts grades, par leurs faits d'armes, n'avaient pu perdre leurs habitudes soldatesques, et les mieux élevés oubliaient, depuis dix ans de campagnes, la vie des salons. S'ils avaient des mots héroïques, comme celui de Junot : « Nous sommes des ancêtres », il leur arrivait, à Lannes, l'ancien garçon teinturier, à Rapp, à Augereau, le fils du fruitier de Saumur, à Ney, l'ex-maréchal-ferrant, d'émailler leurs discours d'expressions énergiques, voire même de jurons, effarouchant ou divertissant fort tout ce qui appartenait à l'ancien régime. Il leur fallut prendre le langage et les allures des cours, changer leurs glorieux uniformes (Ney se révolta plus d'une fois), pour l'habit brodé et quitter leur grand sabre. Lorsque l'empereur leur distribua, avec munificence, titres et dotations, tous ces militaires s'étonnèrent « qu'on n'eût pas d'avancement dans la noblesse comme dans un régiment ». De fait, c'est bien à un régiment que fait songer cette cour au port d'armes, à laquelle, suivant le mot de Talleyrand, l'empe-

reur avait toujours l'air de dire : — En avant, marche ! — soumise à une étiquette dix fois plus rigide que celle de Louis XIV, recevant sa consigne : « Je veux qu'on s'amuse ! » et s'ennuyant à mort, malgré les fêtes éblouissantes, les quadrilles costumés, les chasses en uniformes de fantaisie, les spectacles de gala, s'endormant aux tragédies, en dépit du jeu de Talma, — ajoutons comme excuse que ce sont fréquemment les tragédies de Raynouard ou de Lemercier, — n'osant rire aux comédies, fort rares, parce que l'empereur ne les aime pas, et s'échappant à Fontainebleau, pour danser au piano ou jouer à Colin-Maillard en cachette, chez M<sup>me</sup> de La Rochefoucauld, la première dame d'honneur, afin de se dédommager des plaisirs officiels.

Soirées de jeu ou bals à la cour, dès que Napoléon, annoncé par ses chambellans, traversait les salons, un grand silence se faisait, les femmes se levaient, tremblant qu'il ne leur adressât la parole, pour leur lancer une épigramme ou une question déconcertante. — « Comment vous appelez-vous ? — était généralement l'entrée en matière, car il ignorait cette politesse des rois : ne jamais oublier un visage. — « Bon Dieu ! on m'avait dit que vous étiez jolie ! » — Pour bien peu, on était flétrie de l'épithète de *savante*, et l'on sait trop si l'empereur condamnait la supériorité intellectuelle chez les femmes. — « Madame, comment va la langue ? » disait-il à M<sup>me</sup> de Coigny, en effet assez méchante. Aussi toutes s'efforçaient d'être mises avec richesse, de faire valoir leur beauté, point leur esprit, et de s'effacer le plus possible.

La vanité restait le seul sentiment vivace au milieu de cette monotone uniformité. Les sœurs de l'empereur en donnaient l'exemple, et après elles, les femmes de la cour impériale se disputaient à l'envi les titres, les honneurs, faisaient grand étalage de luxe, et ne cherchaient pas à dissimuler leurs larmes de dépit, pour un léger passe-droit ou une invitation omise. Lorsqu'il y avait souper à la cour, les tables de l'impératrice et des princesses ne comportaient qu'un certain nombre de couverts. Tous les yeux suivaient avec anxiété le chambellan de service, qui venait prévenir les dames désignées; beaucoup fondaient en larmes, en le voyant passer devant elles; d'autres le foudroyaient de leurs regards. Les places de dames d'honneur, dames pour accompagner, etc., étaient ardemment sollicitées, même près des princesses impériales; on n'en voyait que l'éclat et on en ignorait volontairement les servitudes souvent pénibles.

## II

La première qui porta le titre de duchesse, parmi les femmes de maréchaux, fut la maréchale Le-fevre, avec qui tout le monde a récemment refait



connaissance sous son surnom de « Madame Sans-Gêne », mais qu'on nous a montrée beaucoup plus jeune et plus jolie qu'elle ne l'était en réalité sous l'Empire. Ancienne blanchisseuse et cantinière, elle avait épousé le sergent alsacien Lefebvre et fait avec lui les campagnes du Rhin. Vers la fin de sa vie, elle disait à une préfète qu'elle recevait à son château de Combault, en lui montrant, soigneusement rangés, les costumes portés par elle et son mari, à différentes époques de leur vie : — « Voilà une galerie d'habits de conditions bien diverses ; il n'y a pas de mal à revoir ces choses-là de temps à autre, pour ne point les oublier. » — En effet, elle sut ne jamais rougir de son humble origine. Tout en faisant, ainsi que son mari, l'amusement de la cour, par leur manque absolu d'éducation, leur langage incorrect, elle avait trop d'esprit naturel pour ne pas se rendre compte que cette simplicité était une originalité comme une autre. Aux dîners de Saint-Cloud, on plaçait toujours la maréchale près de M. de Talleyrand ; et c'était un feu roulant de mauvaises plaisanteries et de rires, mais parfois l'ancienne blanchisseuse se rappelait qu'elle était duchesse de Dantzig, et rouge de colère, disait à l'impératrice : « Madame, je vous prie de faire taire vos péronnelles. » Du reste, bonne, charitable, accueillante ; l'empereur appréciait son bon sens et lui parlait toujours avec bienveillance, voyant avant tout en elle la femme de bon sens, qui, lorsqu'on avait voulu persuader à Lefebvre de faire partie du Directoire déjà ébranlé, lui avait dit : « Ils sont donc bien malades pour faire un roi d'un imbécile comme toi ! »

Empressons-nous de dire, malgré cet éloge, que les titres de duchesses étaient en général plus gracieusement portés à la cour impériale. Les mémoires contemporains nous assurent que c'était un spectacle unique de voir entrer ensemble au bal la duchesse de Bassano, la duchesse de Rovigo et M<sup>me</sup> de Canisy qui, par son mariage avec Caulaincourt, devint duchesse de Vicence, trois beautés incomparables, dans cette réunion de jolies femmes. M<sup>me</sup> Maret, sèche et orgueilleuse, d'une naissance fort modeste, ne voulait personne au-dessus d'elle. Elle refusa de porter le titre de comtesse, lorsqu'il fut donné à toutes les dames du palais, le jugeant insuffisant ; elle attendit que son mari eût été créé duc de Bassano. Elle lui répétait tout ce qui se passait ou se disait autour d'elle, pour qu'il le rapportât à l'empereur ; aussi était-elle redoutée, avec assez de raison. Elle s'était identifiée avec l'ambition extrême de Maret, et lui écrivait des lettres où elle feignait d'être jalouse de son attachement pour Napoléon, sous les yeux de qui les lettres ne manquaient jamais de passer. Elle et M<sup>me</sup> Savary, duchesse de Rovigo, étaient les deux grandes élégantes de la cour, et dépensaient pour cela des sommes insensées. Cette dernière (M<sup>me</sup> de Faudos), parente de Joséphine, « un peu poupée de la foire », disent malignement ses contemporaines, dans sa

beauté brune et compassée, était maladroite, assez peu intelligente, n'aimant pas la conversation où elle ne brillait guère, et préférant se laisser contempler.

D'autres, bonnes, aimables, gracieuses, se faisaient pardonner l'enivrement que leur causaient et cette fortune inespérée et la gloire de leurs maris. Des deux nièces de M<sup>me</sup> Campan, M<sup>les</sup> Auguier, dont la mère, femme de chambre de Marie-Antoinette, avait péri sous la Terreur, grandes amies de la reine Hortense, avec qui jadis elles jouaient *Esther* à Saint-Germain, l'aînée, Adèle, avait épousé le *brave des braves*, le maréchal Ney, et portait avec une fière désinvolture son titre de duchesse d'Elchingen, en attendant qu'un des plus brillants faits d'armes de la campagne de Russie lui valût celui de princesse de la Moscowa. Elle semblait avoir adopté « comme un bien de communauté » l'orgueil assez rude de son mari. Au fond, très douce, incapable de méchanceté, fort occupée de son rang et de son luxe excessif, emmenant aux eaux une suite de fourgons qui transportaient sa maison entière, meubles, argenterie, etc., elle déclarait que la femme d'un maréchal ne pouvait voyager autrement. Musicienne, chantant fort bien, elle devait à son éducation d'excellentes manières, aimait le monde et faisait des frais. Lorsque Ney se fut rallié à la Restauration, sa femme eut à se plaindre des dédains de la vieille noblesse, dont les douairières la traitaient de *filles de femme de chambre*, peut-être pour se venger de sa beauté et de ses grands airs. Elle n'avait pas l'âme assez supérieure pour s'élever au-dessus de ces puérilités ; elle pleura, se plaignit à son mari, et cette cause, en apparence insignifiante, contribua certainement à rejeter le maréchal vers Napoléon en 1815 et le conduisit ainsi à la mort.

Tous les écrits du temps s'unissent pour comparer la maréchale Lannes à une Madone de Raphaël ; elle en avait la pureté de traits et aussi la placidité. Louise Guéheneuc, fille d'un riche fournisseur des armées, avait été, également, élève de M<sup>me</sup> Campan. Assez froide sous son air de doux, craignant la gêne, détestant solliciter, elle aimait peu le monde et vécut fort retirée jusqu'à la mort du maréchal. Dès qu'elle apprit sa blessure, à Essling, elle partit, espérant le voir encore : un courrier l'arrêta en route. Son profond désespoir toucha Napoléon, qui regrettait en Lannes un ami de jeunesse, fidèle et sûr, en dépit de passagères violences. La conduite toujours digne et parfaite de la duchesse de Montebello la désignait d'ailleurs à son choix, et il put dire, quand il la plaça près de Marie-Louise : « Je donne à l'impératrice une véritable dame d'honneur. » — Elle se montra très dévouée, et la jeune impératrice s'en fit rapidement une amie, une favorite, ne jugeant que d'après son opinion, la comblant de présents. Par malheur, les qualités et les défauts de M<sup>me</sup> de Montebello lui nuisaient égale-



ment dans cette situation délicate; elle se faisait des ennemis, en annonçant grâces ou refus du même air indifférent; on lui reprochait son peu de ménagement en émettant un avis, ses exigences hautes avec ses égaux, ses mépris pour ses inférieurs. Elle détestait l'empereur et ne se gênait pas pour dire, après avoir essayé quelqu'une de ses réprimandes : « Je suis bien aise que Monsieur l'étiquette ait fini, je n'aime pas les longs sermons. » — Sous prétexte de franchise, elle déclarait qu'on doit se montrer telle qu'on est; il en résultait que Marie-Louise, s'ennuyant souvent, avait toujours l'air ennuyé, ce qui ne laissait pas que de produire un fâcheux effet.

« Très belle, très princesse, très magnifique dans ses manières » — telle on nous dépeint une autre élève de Saint-Germain, Aimée Leclerc, que le Premier Consul maria lui-même à Davout. Il était d'ancienne noblesse bourguignonne; elle, fille de riches industriels, sœur du général Leclerc, le premier mari de Pauline Bonaparte. Nature assez froide, assez fière, elle ne se prévalut jamais de cette demi-parenté avec la famille impériale, fuyant la cour, préférant sa belle résidence de Savigny et le soin de son intérieur et de ses enfants. C'était une nature ferme, droite, un peu ombrageuse, réalisant l'idéal d'éducation de M<sup>me</sup> Campan — « la femme sensible et essentielle, la ménagère femme du monde ». — Le monde, elle ne l'aimait guère, et dans sa correspondance quotidienne, entre deux batailles, son mari devait lui rappeler ses obligations à ce sujet. Elle en voulait d'ailleurs à sa belle-sœur Pauline, devenue princesse Borghèse, de lui avoir enlevé son jeune neveu, Dermid Leclerc, qu'elle élevait comme son fils et qui mourut à Rome. Nommée dame d'honneur de Madame Mère, elle se soumit par obéissance et donna bientôt sa démission, prétextant sa santé, ce qui contribua peut-être à l'explicable aversion que Napoléon témoigna toujours à Davout, un de ses généraux les plus loyaux et les plus capables. Cependant, en saluant la maréchale duchesse d'Auerstaedt, il lui dit : « Votre mari s'est ouvert un chemin à la gloire et à l'immortalité ». — Cet éloge dut lui aller au cœur, car rien n'est plus touchant que l'amour de Davout et de « sa petite Aimée », à qui il écrit chaque jour en mari et en poète, la plaisantant sur son gros chagrin de n'avoir, d'abord, que des filles, l'encourageant à se faire belle, à acheter des diamants, lui envoyant de Hollande des tulipes pour ses parterres et de beau linge pour ses armoires.

Trop rarement, il leur est donné de se joindre. Aimée traverse alors l'Autriche ou l'Allemagne, et arrive près de son mari, dépouillant sa gravité sévère pour se montrer radiieuse, un peu triomphante, avec cette beauté altière qu'elle devait garder jusque dans sa vieillesse. Un jour que Davout doit lui présenter les officiers de son corps d'armée, elle se fait attendre près d'une heure et apparaît

enfin, vêtue d'une amazone de satin blanc, portant très haut sa tête coiffée de plumes blanches, devant le groupe ébloui. Et Davout, la conduisant en face d'eux, ne la punit de son retard qu'en lui disant : « Madame, si vous êtes maréchale et duchesse, c'est à leur vaillance sur les champs de bataille que vous le devez. »

Entre ces deux êtres, il y avait cette union de la conscience, la plus étroite de toutes, qui fait qu'on ne diffère jamais sur le devoir à suivre, que l'âme de l'un soutient celle de l'autre. Davout, dans les neiges de Russie, désespéré, hanté d'idées de suicide, qu'écarte seul le souvenir de Dieu et des siens, et sa femme tremblante à son lointain foyer, entre ses quatre enfants, sont rapprochés par une constante communion de pensées. Lorsque l'empereur fait publier au *Moniteur* une soi-disant lettre de Davout sur la campagne lamentable qui vient de s'achever, Aimée ne peut s'y tromper; elle n'hésite point à écrire : « Cette lettre n'est pas de toi ». — Après cette séparation si dure, ils n'eurent que vingt jours de réunion avant que Davout allât s'enfermer dans Hambourg, chargé d'ordres terribles dont il s'efforça d'atténuer l'effet. La maréchale l'informait des événements, lui rapportant avec calme et intelligence les bruits désastreux qui circulaient, l'encourageant, le défendant contre les calomnies, lui répétant : « Je n'ai jamais été si fière de t'appartenir. »

Quand Davout revint en France, sa fortune était fort compromise, grâce surtout à l'achat d'un hôtel à Paris, exigé par l'empereur, mais auquel la maréchale s'était longtemps opposée. Il ne leur resta, les dotations à l'étranger étant perdues, que les économies faites par la sagesse d'Aimée aux jours d'opulence, et son mari put lui écrire : « Si je ne suis pas sans pain, c'est à toi que je le dois. » Ce fut pour elle la meilleure des récompenses.

Il y aurait bien d'autres portraits à esquisser ici : celui de la duchesse de Raguse, fille du banquier Perregaux, encore une pensionnaire de Saint-Germain; celui de M<sup>me</sup> Regnaut de Saint-Jean-d'Angély (M<sup>lle</sup> de Bonneuil) que l'empereur ne pouvait souffrir, on ne sait pourquoi. C'est elle, un jour, à une réception des Tuileries « avec sa jolie toilette blanche, ses beaux bras, son beau visage, ses jolis cheveux mêlés de roses, et vingt-huit ans » qui répondit à cette brutale interpellation de Napoléon : « Savez-vous que vous vieillissez terriblement, Madame Regnaut ? » — « Ce que Votre Majesté daigne me dire serait bien dur, si j'étais d'âge à m'en fâcher. » Néanmoins, elle fut à l'heure des revers une des plus fidèles à la cause impériale, se vit arrêtée, s'enfuit déguisée en jeune garçon, rejoignit à l'étranger son mari dont elle supportait avec dévouement l'humeur inégale et violente, le traîna malade de ville en ville et ne le ramena en France que pour le voir mourir le jour même du retour.

Mais nous voudrions arriver à quelques figures



plus spécialement intéressantes, et d'abord aux deux femmes, d'esprit bien différent, qui nous ont laissé le tableau de cette société et de cette époque : M<sup>me</sup> d'Abrantès et M<sup>me</sup> de Rémusat.

## III

Esprit vif, mais superficiel, nature prime-sautière, très jeune, en outre, sous l'Empire, M<sup>me</sup> d'Abrantès a gardé dans les yeux l'éblouissement des grandeurs impériales. — « Quel temps ! quel temps ! » s'écrie-t-elle à tout instant, quand elle se les remémore. Quoiqu'elle ait, à certaines heures, tenu tête au terrible maître, qu'elle traitait, lui-même l'a dit à Sainte-Hélène, « comme un petit garçon », elle a pour lui l'indulgence d'une vieille amitié. Sa mère, d'origine corse, avait été fort liée avec M<sup>me</sup> Lucretia Bonaparte, et son père, M. de Permon, receveur des finances, avait aidé de son appui et de sa bourse le futur empereur, pendant ses années d'école militaire. « M<sup>me</sup> Loulou » se rappelait le temps où Napoléon la faisait sauter sur ses genoux, elle se rappelait aussi les débuts modestes de la famille Bonaparte à Paris, sa camaraderie jusqu'au tutoiement avec Pauline et Caroline, en qui elle eut, on le conçoit, quelque peine à voir plus tard de *vraies princesses*. Elle avait partagé avec eux tous, les émotions du 18 Brumaire, à l'aurore de la grandeur. Rien n'est plus amusant que ces Mémoires, bavardages si l'on veut, mais qui, par leur proximité même, leurs anecdotes familières de la vie mondaine, leurs dialogues qui mettent les personnages en scène, nous donnent la sensation d'avoir aussi vécu ces quinze années si remplies et si curieuses qui vont du Directoire à la chute de l'Empire.

Laure de Permon avait seize ans, lorsqu'en 1800, elle épousa le général Junot, d'une bonne famille de Bourgogne et supérieur comme éducation, quoique d'un caractère vif et emporté, à la plupart de ses camarades. Il adorait Bonaparte qu'il n'avait pas quitté, depuis que, tout jeune sergent, son courageux sang-froid l'en avait fait remarquer au siège de Toulon. Souvent il avait partagé avec lui l'argent que ses parents, plus aisés, lui envoyaient. Très beau, malgré de glorieuses cicatrices, n'ayant pas trente ans, il venait d'être nommé commandant de Paris, et sur les injonctions du Premier Consul, il s'était mis à la recherche d'une femme riche, lorsqu'on lui parla de M<sup>me</sup> de Permon qui ne l'était guère. Il la vit, la trouva mieux que jolie, charmante, avec ses beaux yeux noirs, son teint de méridionale, sa vive physionomie, et la demanda en mariage au bout de dix jours. En ce temps de victoires et conquêtes, on allait vite en besogne. Après le consentement de la mère, il voulut solliciter lui-même celui de la jeune fille, tellement surprise et interloquée, qu'elle s'enfuit

d'un trait jusqu'au fond d'un grenier à foin, où son frère la découvrit et put rapporter au prétendant déconfit le *oui* qu'il souhaitait.

Elle nous donne la description de son trousseau et de sa corbeille. Ce mot *corbeille* était encore pris dans le sens littéral, et les « corbeilles » de l'époque, immenses vases en velours brodé d'or, ne se décoraient, on le conçoit, que de couronnes de myrtes et de lauriers, en bronze doré. Cette « urne » singulière contenait les présents du marié, liste à rendre jalouses bien des fiancées actuelles et entre autres des étoffes turques et de superbes topazes, des cornalines, des camées antiques, souvenirs des campagnes d'Égypte et d'Italie. Le jour du mariage, les forts et les marchandes des halles vinrent offrir d'immenses bouquets à leur « commandante », que les dernières embrassèrent consciencieusement. L'union, célébrée à la municipalité, fut bénie à minuit à l'église, sur le désir exprès de la jeune femme, car l'on était à peine sorti des persécutions religieuses, et les cérémonies catholiques s'enveloppaient encore d'un certain mystère.

Le mariage de sa fille n'empêcha pas M<sup>me</sup> de Permon de rester très liée avec le faubourg Saint-Germain, dont l'opinion préoccupait tant le Premier Consul, bien qu'il affectât de dire qu'il ne la craignait pas. Présentée aux Tuileries, dès le surlendemain, et gracieusement accueillie, quoique Bonaparte eût voulu empêcher Junot de faire « ce mauvais mariage » avec son ancienne petite amie, M<sup>me</sup> Junot entra tout naturellement dans l'intimité de Joséphine. A son bal de noces, huit jours après, l'ancienne et la nouvelle société se trouvèrent donc en présence, et ce fut devant ce public que la jeune femme, peu satisfaite de se donner ainsi en spectacle, dans la tradition l'imposait de longue date aux nouvelles mariées) le *Menuet de la reine*.

La cour consulaire était beaucoup plus simple, plus agréable que ne le fut ensuite la cour impériale. M<sup>me</sup> Bonaparte aimait à donner aux Tuileries des déjeuners où elle réunissait, sans invités masculins, ces jeunes femmes dont plusieurs étaient les amies de sa fille Hortense. Elles y acquéraient l'habitude du monde, car certaines en manquaient totalement. A la Malmaison, l'on menait la vie de château ; le parc était charmant, l'habitation délicieuse, quoique toutes les pièces, détail qui étonne nos habitudes de confort, fussent carrelées. Il y avait toujours plusieurs jeunes ménages invités à la Malmaison. Le Premier Consul ne paraissait qu'à l'heure du dîner, qu'il faisait souvent servir sous les marronniers du parc et expédier en une demi-heure. Alors il organisait une partie de barres, quittait son habit et courait comme un collégien, trichant tant qu'il pouvait. Ou bien on jouait la comédie : *Le Barbier de Séville*, *Les Folies amoureuses*, de Regnard. Hortense de Beauharnais était charmante en Rosine, M<sup>me</sup> Junot apportait dans le rôle d'Agathe son en-



train et sa gaîté, et l'idée d'avoir Bonaparte pour spectateur suffisait à troubler tous les acteurs improvisés.

M<sup>me</sup> d'Abrantès nous retrace, avec beaucoup de vivacité et de détails curieux, les grandes solennités qui accompagnèrent l'établissement de l'Empire : la promulgation du Concordat, et le jubé de Notre-Dame rempli de femmes parées, « comme une immense corbeille de fleurs » ; le couronnement, où l'empereur, au moment de regagner son trône, arrête une seconde son regard sur la jeune femme émue, comme si sa vue, à cette heure inoubliable, en lui rappelant le chemin parcouru, le pénétrait de l'orgueil de son génie ; enfin le grand bal offert par les maréchaux à l'Opéra : la salle toute tendue de gaze d'argent, avec ses groupes étincelants de diamants (les robes mêmes en étaient brodées), offrant aux regards l'aspect d'un royaume de féerie.

Peu de temps après, Junot fut nommé ambassadeur en Portugal. L'empereur fit lui-même la leçon à l'ex-« M<sup>lle</sup> Loulou » sur le rôle qu'elle allait jouer : une ambassadrice est une pièce importante de la machine diplomatique ; il faut qu'elle ne soit ni vaine, ni susceptible, ni bavarde, ni moqueuse, surtout qu'elle ait une maison agréable et ne parle de rien. Les vingt ans de M<sup>me</sup> Junot envisageaient sans trop de craintes ce programme compliqué ; ce qui l'effrayait, c'étaient les jupes à « paniers », dont l'usage barbare se conservait à Lisbonne et avec lesquelles elle ne pouvait marcher sans se jeter à terre. Son voyage à une époque où les routes d'Espagne n'étaient ni faciles ni sûres, son séjour à Madrid et sa présentation — en grande toilette et sans gants, c'est l'étiquette, — à la famille royale que Napoléon devait bientôt détrôner, puis l'arrivée à Lisbonne, et le cérémonial suranné avec lequel on reçoit l'ambassadeur, tout cela fait une suite de tableaux amusants. Ce qui ne l'est pas moins, c'est la visite de l'ambassadrice à la princesse du Brésil, femme du régent (la reine Dona Maria était folle). Junot proteste contre la suppression des paniers « comme s'il s'agissait d'une déclaration de guerre » ; elle met donc par-dessus une robe de moire blanche brodée d'or, se coiffe d'une toque surmontée de six grandes plumes ; des diamants partout. Impossible alors d'entrer dans sa voiture ! Enfin elle parvient au château de Quelus et se tire très bien des trois révérences et des compliments. Ainsi qu'en Espagne, les princesses se montrent fort préoccupées de la questionner sur la beauté et les toilettes de Joséphine ; il faut ajouter qu'elles-mêmes sont affreusement laides, surtout la princesse-régente, qui chasse comme Nemrod, monte à califourchon son cheval noir, et en revanche porte avec fort peu de grâce sa robe de mousseline des Indes et ses bijoux merveilleux.

M<sup>me</sup> Junot se plut à Lisbonne où elle était la seule femme qui reçût, dans le corps diplomatique. Mais sa santé se ressentit du climat, puis la campagne de 1805 fit rappeler Junot. Sa femme ne le

suivit pas immédiatement ; elle était aux eaux et faillit se noyer en rentrant par mer à Lisbonne, pendant une tempête affreuse : c'était le jour de Tratalgar !

A son retour à Paris, elle trouva la cour très changée ; une étiquette sévère, le cérémonial remplaçant l'ancienne intimité. — « Eh bien ! Madame Junot », lui dit l'empereur, « on gagne toujours à voyager ; voyez comme vous faites bien la révérence. Ce n'est plus une petite fille ; c'est Madame l'ambassadrice. » — Aussi, lorsqu'il nomma peu après Junot gouverneur de Paris, signifia-t-il à la « gouverneuse », comme il l'appelait, qu'elle eût à tenir son rang et à représenter dans une large mesure. Ceci peut être une excuse pour les folles dépenses qu'on a reprochées à Junot et à sa femme ; on conçoit que la prudence manquât à ces jeunes ménages grisés de richesses si rapidement acquises. M<sup>me</sup> Junot présida les fêtes merveilleuses de l'Hôtel-de-ville, et son salon fut un des plus brillants de l'Empire.

Lorsqu'en 1807, l'empereur créa des duchés pour ses compagnons d'armes, Rapp vint dire à M<sup>me</sup> Junot qu'elle avait « le plus joli nom de la troupe » : duchesse d'Abrantès, souvenir de la brillante campagne que faisait alors son mari en Portugal et qui devait se terminer assez fâcheusement par la convention de Cintra. Le bruit courut qu'il en avait rapporté des morceaux de diamants, chose fort exagérée, mais dont on profita pour achever d'indisposer contre lui l'empereur, qui ne pardonnait guère un demi-échec, même à un ancien ami.

Quoique attachée spécialement, par le titre de dame d'honneur, à Madame Mère, qui la regardait un peu comme sa fille, M<sup>me</sup> d'Abrantès a consacré au divorce de Joséphine des pages émues. Elle resta fidèle à l'impératrice déchuë, dont elle avait cependant eu quelquefois à se plaindre. Du reste, elle ne tarda pas à repartir pour l'Espagne, où Junot, découragé, s'efforçait de regagner la faveur impériale, dans cette guerre tragique. M<sup>me</sup> d'Abrantès vécut là en plein drame, assistant aux scènes les plus affreuses, enfermée plusieurs mois dans la forteresse de Ciudad-Rodrigo, où elle faillit mourir de faim et d'angoisse, et où naquit son second fils. Elle en sortit, sous escorte, suivie d'un canon, car les bandes de brigands qui battaient la campagne voulaient l'enlever pour en faire un otage. Pendant le séjour qu'elle fit ensuite à Salamanque, elle sut, dans cet exil, improviser un intérieur aimable, où tous les officiers croyaient retrouver un peu de la France.

Quand elle revint à Paris, une nouvelle impératrice régnait. Marie-Louise ne lui plut guère ; en revanche, elle ne tarit pas sur l'enfance du roi de Rome. Les heures sombres commençaient ; on était en 1812 ; la grande armée s'ébranlait déjà, emmenant vers les neiges de Russie, pères, fils, maris et frères. Alors les nouvelles devinrent rares ; on apprit l'entrée à Moscou, puis le début



de la retraite. M<sup>me</sup> d'Abrantès était accablée de sombres pressentiments. Lorsque, le 20 décembre, elle sut le retour de l'empereur, elle espéra revoir son mari et demanda une audience. Napoléon la reçut durement, se plaignant de « l'ingratitude de cette foule d'hommes qu'il avait faits rois ». Prête à s'évanouir, — elle était alors fort malade, — M<sup>me</sup> d'Abrantès rappela les blessures reçues par Junot et évoqua le souvenir de l'amitié passée! Elle obtint son retour; il revint, mais très surexcité, frappé au cœur. Pendant la campagne, à propos d'une manœuvre mal comprise, un bulletin impérial l'avait accusé d'un manque de courage; il ne s'en consola jamais. Déjà, il ressentait les atteintes de sa maladie cérébrale. Il fut nommé gouverneur de l'Illyrie; l'excès de chaleur acheva ce qu'avait produit, sur d'anciennes blessures à la tête, le froid de Russie. Sa femme apprit brusquement qu'on le lui ramenait mourant et, par un inconcevable malentendu, pendant qu'elle l'attendait à Genève, on le conduisit chez son père à Montbard, où il expira dans des crises affreuses,

sans qu'elle l'eût revu. Il avait écrit à l'empereur, son ancienne idole, une dernière lettre, dont le cri poignant semblait celui de toute l'armée : « Cette guerre éternelle qu'il faut faire pour vous, je n'en veux plus, je veux la paix ! »

M<sup>me</sup> d'Abrantès n'avait que vingt-sept ans; elle demeurait seule avec quatre enfants et une fortune compromise. Elle porta dignement son veuvage, assista, navrée, du fond de sa retraite, à la chute de l'Empire, puis aux Cent-Jours. Ensuite, elle vécut quelque temps à l'Abbaye-aux-Bois, près de M<sup>me</sup> Récamier, avec qui elle était fort liée. Soit ignorance des affaires, soit impuissance à changer ses habitudes, elle arriva peu à peu à une véritable gêne. Pour se créer des ressources, elle écrivit ses Mémoires, ses Salons de Paris, des romans, accumulant volumes sur volumes, utilisant avec excès ses souvenirs. Elle mourut à Versailles en 1838.

A. CHEVALIER.

(La fin au prochain numéro.)

## BIBLIOGRAPHIE

### LE GÉNÉRAL DE LAVEAUCOUPET

PAR J. DE LA FAYE

« La force et le courage viennent d'en haut ». Telle est la vieille devise des Laveaucoupet, et elle résume bien la vie du héros chrétien dont M. Jacques de la Faye vient de publier le récit intéressant. Il contient surtout une partie poignante : les souvenirs de 1870, la bataille de Spikeren, le siège de Metz, et l'inspiration sublime qu'eut le premier, on le sait, Laveaucoupet, de faire brûler les drapeaux de sa division, désobéissant à l'ordre de les porter à l'arsenal, et les sauvant ainsi de l'insulte de figurer à Berlin. Laveaucoupet fut un vrai soldat, nature originale, bouillante, chevaleresque; c'est ainsi qu'il revit en maintes anecdotes, dans ces pages où sa vaillante carrière est retracée (1).

### UN SIÈCLE DE MODES FÉMININES

(1794 à 1894)

Les quatre cents gravures coloriées dont se compose ce recueil donnent la série complète des costumes depuis la Révolution jusqu'à nos jours. Chaque date évoque une foule de souvenirs histo-

riques, et il est fort intéressant de se représenter, telles qu'elles étaient réellement vêtues, les merveilleuses du Directoire, les grandes dames de l'Empire et de la Restauration, dont les costumes nous semblent moins *démodés* que ceux d'il y a vingt ou même dix ans. « Comment pouvait-on s'habiller ainsi ? » diront nos jeunes lectrices ; et cependant, à leur heure, ces toilettes ont paru charmantes, et celles qui les portaient aussi jolies que la Parisienne d'aujourd'hui, avec les costumes qui nous paraissent si gracieux.

Du reste, ces costumes s'inspirent souvent d'un passé lointain; donc, ce livre sera aussi utile, en fournissant des idées pour de nouvelles combinaisons, qu'amusant et curieux à feuilleter (1).

### L'Ornementation des Manuscrits

AU MOYEN AGE

Recueil de documents pour l'enluminure  
Du XIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle

PAR E. GUILLOT

Toutes celles de nos abonnées qui s'occupent d'enluminures, de broderies artistiques, d'aquarelles, ou encore de tous les genres de peinture

(1) Bloud et Barral, 4, rue Madame, — 4 fr., broché.

(1) Aux bureaux du *Journal des Demoiselles*. — 3 fr. 50; franco, 4 fr.



décorative, si nombreux actuellement, nous sauront gré de leur indiquer ces remarquables albums, composés avec une grande intelligence des choses d'art. Les manuscrits du Moyen âge, les estampes et les imprimés de la Bibliothèque nationale, les richesses de nos musées ont été mis à contribution pour les composer, et les dessins en sont colorisés avec un soin infini, d'après les originaux.

Voici de superbes initiales, des enjolivures curieuses, des figures de saints et d'anges qui feront merveille dans un missel; voici d'élégants alphabets Renaissance et, plus loin, une foule d'ornements, de Louis XIII à Louis XVI, qui fourniront les inspirations les plus variées pour des écrans, des éventails, etc. Il y a là une source de distractions charmantes, en même temps qu'un développement assuré pour le goût artistique (1).

#### LE LIVRE DE LA SALLE A MANGER

Et de l'office

PAR LA COUSINE JEANNE

#### LA CUISINE DES MALADES & DES CONVALESCENTS

PAR ANDRÉ LOUIS

Nos abonnées qui, suivant leur âge, sont ou désirent devenir des personnes utiles autant qu'aimables, accueilleront avec plaisir ces deux volumes, rédigés d'une façon fort intelligente.

Le premier contient, sous une forme agréable et pratique, toutes sortes de renseignements sur ce qui concerne le service de la table, depuis les détails les plus simples de la vie quotidienne jusqu'à ceux des grandes réceptions. A propos de salle à manger, il y est question d'éclairage, de chauffage, de mobilier, des domestiques et fournisseurs, voire des usages mondains.

Le second de ces ouvrages comble une lacune souvent signalée. Que faire manger à un malade? Doit-on contenter telle ou telle de ses fantaisies? Quels aliments sont dangereux en certains cas? La cuisine doit venir en aide à la médecine en veillant l'estomac fatigué, mais en suivant les lois de l'hygiène; c'est pourquoi un médecin a bien voulu revoir ce volume si utile, et servir de collaborateur au cuisinier, dont toutes les recettes, hâtons-nous de l'ajouter, seront fort accueillies également par les gens bien portants (2).

#### L'AME DE JEANNE D'ARC

PAR GHEUSI

Ce livre nous est parvenu trop tard pour figurer, comme il l'aurait dû, parmi les publications d'é-

trennes. Sous formes d'épisode dramatiques de la guerre de Cent-Ans, reliés les uns aux autres par un très léger fil romanesque, l'auteur y donne le tableau fort exact de l'état de la France, pendant la période qui précéda l'apparition de Jeanne d'Arc. L'idée générale, exprimée d'une façon quelque peu mystique, c'est que l'héroïne française incarne et personnifie tous les héroïsmes, toutes les nobles aspirations de ceux qui étaient venus avant elle, que son âme est l'âme même du pays.

Cet ouvrage mérite d'être signalé par sa forme différente des innombrables récits publiés sur Jeanne d'Arc, puisque là, elle n'apparaît qu'à la dernière page. Il est, en outre, superbement illustré (1).

#### LE MYSTÈRE DE KERHIR

PAR M. MARYAN

Un nouveau roman de M<sup>me</sup> Maryan est une bonne fortune pour nos lectrices, qui savent y trouver une morale élevée, unie à de sérieuses qualités de style.

Ce serait diminuer l'intérêt de celui-ci de leur dévoiler le mystère qui en fait le nœud, quoique cet intérêt, à vrai dire, soit ailleurs, dans le fin portrait de l'héroïne, baptisée du gracieux nom de Nora, dans celui, non moins délicat, d'une aimable vieille fille, providence de son entourage. Ce roman a le rare mérite de ne récompenser le devoir accompli que par la satisfaction qu'il procure aux âmes hautes. Si le dénouement en est souriant, c'est que les héros savent se contenter d'un sort modeste, trouvant un bonheur suffisant à croire, à penser, à sentir de même. Un heureux mariage, sortant d'un désastre de fortune, c'est du domaine du roman plutôt que de la vie journalière, mais c'est en tout cas un très joli roman (2).

#### LE BIEN

Bulletin des institutions bienfaisantes et patriotiques

Cette nouvelle publication bi-mensuelle intéresse toutes les personnes qui désirent être renseignées sur les œuvres charitables, les institutions de bienfaisance. Elle les indique et les résume, enregistre la chronique journalière du bien, cherche à développer la charité privée par l'exemple, à fournir des indications précises sur toutes les questions qui s'y rattachent. A côté des hautes approbations qu'a déjà recueillies ce bulletin, notre journal est heureux de lui souhaiter un plein succès dans cette tâche si digne d'éloges (3).

A. CHEVALIER.

(1) Au bureau du journal, cinq albums en couleur. — Chaque, 3 fr.; franco, 3 fr. 50. — Alphabets de style, un album, 2 fr. 50.

(2) Aux bureaux du *Journal des Demoiselles*. — Chaque vol. relié, 3 fr.; franco, 3 fr. 50.

(1) Librairie Firmin-Didot, rue Jacob, 80. — Broché, 6 fr.; relié, 8 fr. 50.

(2) Librairie Gautier, 35, quai des Grands-Augustins. — 2 fr. 50 broché.

(3) Rue d'Orléans, 1, Neuilly-sur-Seine. — Un numéro, 0 fr. 40; abonnement, 8 fr.



# Mon Cousin Guy

(SUITE)



— ÉTAIT si gentil à lui de me rassurer ainsi que je lui aurais volontiers sauté au cou pour le remercier, mais je ne l'ai pas fait, père, soyez tranquille. Je lui ai seulement dit : — Vous êtes excellent, Guy. Pendant le cotillon, placez-vous près de moi pour me dire ce qu'il faudra faire.

— Bien entendu, si je puis. Mais, ce soir, je ne m'appartiendrai pas. Je serai une manière de maître de maison et je devrai m'occuper de toutes les dames présentes, pour donner le bon exemple.

— Je vous plains, Guy, ai-je répliqué avec un cri du cœur ; ça doit être bien ennuyeux de donner le bon exemple.

Ici, notre conversation a été interrompue par l'annonce que le dîner était servi.

Trois heures plus tard, mon rêve était accompli : j'étais dans ma robe de nuage, et je ressemblais si peu à l'Arlette de tous les jours que je ne me lassais pas de me contempler. Heureusement, j'étais toute seule dans ma chambre, et je pouvais bien, à mon aise, examiner cette petite personne rose qui me semblait trop jolie pour être moi pour de bon.

Tout à coup, Madeleine m'a appelée. Il fallait passer dans les salons, parce que les premiers invités allaient arriver. Elle était toute prête, Madeleine, et si charmante que je n'ai plus pensé à m'admirer, tant j'étais occupée à la regarder, ainsi que Charlotte et ma tante, majestueuse autant qu'une reine. Guy entra justement ; il m'a enveloppée toute, d'un coup d'œil, et comme je le sais très difficile, je lui ai demandé, prise d'une vive inquiétude :

— Est-ce que je ne suis pas bien ?

— C'est-à-dire que vous êtes beaucoup trop bien pour le repos de nos danseurs... Ne soyez pas coquette, petite Arlette. Ayez pitié d'eux.

Je n'ai pas très bien compris ce qu'il voulait dire, d'autant qu'il s'est détourné et a chuchoté à ma tante quelque chose comme : « Elle est adorable ainsi... » Mais je ne sais pas si c'est de moi qu'il parlait, parce que, vraiment, je ne suis pas « adorable ! »

Il arrivait déjà du monde. Ma tante, Madeleine et Pierre sont allés se placer à l'entrée du grand salon, et ils ont commencé une dépense effrayante de sourires, de saluts, de paroles aimables, de poignées de mains. A toute minute, je voyais surgir des dames, des messieurs, des jeunes gens, des jeunes filles qui avaient comme moi des moitiés de corsage. Il en arrivait tant, que je me demandais où ils se mettraient tous. Eh bien ! tous se cachaient. Par exemple, les chaises disparaissaient de plus en plus, même dans le petit salon où les curieuses se succédaient pour admirer les trésors que Pierre donne à Charlotte. Les messieurs étaient plus discrets et se tassaient dans toutes les embrasures. Pour mon goût, ils étaient, en général, trop petits. Guy, lui, était dans les grands, les seuls qui me plaisaient. Il était si occupé à faire des quantités de politesse, que j'ai eu peur qu'il n'oubliât de me présenter les danseurs promis. A ce moment même, l'orchestre, qui jusqu'alors n'avait joué que des chants quelconques, a commencé une valse. Aussitôt, toute la collection des habits noirs s'est mise en branle et s'est dirigée vers la collection des nuages roses, bleus, mauves, verts qui représentaient les jeunes filles. Et vers moi, allaient-ils venir ? Ça ne se voyait pas que je dansais très mal !

Oh ! Guy, cher Guy ! Il ne m'avait pas oubliée. Il arrivait avec un jeune homme très gentil qui m'a dit la charmante phrase, que j'entendais pour la première fois :

— Voulez-vous, mademoiselle, me faire l'honneur de m'accorder cette valse ?

Je me suis retenue pour ne pas lui crier : « Mais je ne demande que ça !... » J'ai posé ma main sur son bras bien correctement, comme je le voyais faire à toutes les jeunes filles, et nous avons commencé à tourner, tourner !... C'était amusant !

Aussi, je me souviens très bien de ce premier danseur, un grand blond, très souriant, mais les autres sont tous brouillés dans mon souvenir. Quand je veux me les rappeler, je ne vois que des habits noirs et, surmontant les habits, des têtes brunes, blondes, rousses, des moustaches, des barbes... Mais je ne sais plus à qui elles appartiennent. Je trouve qu'au bal, plus encore que partout ailleurs, les hommes se ressemblent... Et leurs conversations aussi ! Tous, invariablement, ils commencent par faire les mêmes réflexions ou



les mêmes questions. Sans doute, il y a un catéchisme mondain qu'ils apprennent au moment où ils font leur entrée dans le monde et qu'ils n'oublient jamais. Aucun n'a manqué de me dire d'abord :

— Un bien beau bal, celui de ce soir. Et puis la température est fort agréable, grâce à l'électricité. Etes-vous sortie beaucoup cet hiver, mademoiselle ?

Au premier qui m'a fait cette question, j'ai répondu vivement :

— Mais non, c'est la première fois. Et j'aimerais avoir beaucoup d'autres bals encore en perspective ! C'est tellement délicieux de danser !

Il m'a dit d'un air désabusé que j'ai trouvé stupide :

— C'est, par malheur, un plaisir sur lequel vous vous blaserez.

— Quand je serai vieille, peut-être... Mais je n'en suis pas là... Et il n'y a que les vieilles personnes qui puissent être blasées.

— Pas seulement, hélas !...

Probablement, il parlait pour lui. Pourtant, il n'était plus bien jeune ; il avait au moins trente ans, presque pas de cheveux et pas du tout l'air frais. Il paraissait disposé à continuer la conversation ; mais j'aimais mieux valser. Et nous avons recommencé à tourbillonner.

Moi qui avais peur de manquer de danseurs !... J'en ai eu plus qu'il ne fallait, parce que, quand ils avaient dansé une fois avec moi, ils revenaient me demander une autre danse, ils amenaient leurs amis. Dans les intervalles, ils restaient pour causer ou m'emmenaient au buffet dont ils connaissaient tous très bien le chemin. Mais je craignais de leur avoir dit des choses un peu extraordinaires ! Ils risaient en écoutant mes impressions sur Paris, sur le monde ; et pourtant je m'appliquais à être aussi correcte que Madeleine !

Pour mon goût, le cotillon est venu trop vite, car je savais qu'il annonçait la fin du bal. Charlotte et Pierre le conduisaient. Tout le temps, Charlotte voltigeait d'un bout à l'autre du salon. Elle choisissait, de ci, de là, une jeune fille, lui faisait faire toute sorte d'exercices très gracieux, et toujours l'exercice se terminait par des tours de valse. J'ai dansé plusieurs fois avec Guy. Il était le cavalier d'une très belle jeune fille, Jeanne d'Estève, que j'ai déjà vue une fois en visite chez ma tante, et qui ne me plaît pas, je ne comprends pas pourquoi, puisque j'ai toujours de la sympathie pour les belles personnes ! Et celle-là a les épaules pareilles à du marbre rose, ses mouvements sont souples, presque caressants... Mais elle a trop l'air d'une dame déjà. Il y a trop de choses dans ses yeux... Et puis elle a une manière de laisser son regard glisser entre les cils, qui me déplaisait encore plus quand elle s'en servait pour Guy, lequel causait beaucoup avec elle. Heureusement, je n'avais pas le temps de les examiner.

Enfin, après une marche triomphale que tous les danseurs ont accomplie dans le salon pour aller saluer ma tante, majestueusement assise dans son grand fauteuil, les petites tables du souper sont apparues. J'étais à celle de Guy. Il m'a demandé :

— Etes-vous contente de votre soirée ?

J'ai fait un « oh ! oui ! » si convaincu que tout le monde autour de moi s'est mis à rire.

Si j'étais contente !... Tellement, qu'une fois couchée, j'ai tâché de ne pas laisser le sommeil me prendre pour recommencer toute la soirée dans mon esprit... Et c'était très facile, tant j'avais encore dans les yeux les images des messieurs et des dames que j'avais trouvés les mieux ! Je les voyais aller et venir, se sourire, se parler pendant que l'orchestre jouait toujours. Mais la musique me semblait de plus en plus douce et lointaine ; et de même les voix des cavaliers et des danseuses ; leurs mouvements devenaient incertains, leurs silhouettes vagues..., vagues..., vagues... Enfin, je n'ai plus rien vu du tout, ni plus rien entendu... Je m'étais endormie.

27 novembre.

Comme M<sup>me</sup> Morvan triompherait si elle savait que je me suis conduite aujourd'hui en personne peu civilisée ; ce qui me rend léger le souvenir de mon aventure, c'est qu'elle n'en saura rien... Ecoutez l'histoire, père :

Après-demain a donc lieu le mariage de Charlotte. Aussi ma tante, de plus en plus affairée, nous avait envoyées, Madeleine, miss Ashton et moi, faire une course avenue de l'Opéra. Quand nous sortons du magasin, plus de voiture. Sans doute, le cocher avait mal compris les ordres. J'étais ravie à la seule perspective de revenir à pied, mais je me gardais bien de manifester toute ma satisfaction à cause de la mine malheureuse de Madeleine, qui m'a répliqué d'un ton d'effroi, quand j'ai insinué la possibilité de marcher :

— Retourner à pied ! Ce serait beaucoup trop loin. Nous allons prendre un fiacre quelconque...

J'ai continué mes insinuations, mais dans un autre sens.

— Ah ! Madeleine, puisque tu ne veux pas marcher, montons dans un omnibus. Ce sera bien plus gai qu'un fiacre !

— Je ne sais si cela plairait à maman..., a fait Madeleine sans enthousiasme.

— Est-ce que ce n'est pas convenable de monter en omnibus ?

— Oh ! si... Mais...

— Je t'en prie, Madeleine, ne trouve pas de « mais... » Miss Ashton, vous voulez bien ?

Vaguement, miss Ashton a fait un signe quelconque et Madeleine, résignée, a fini par me dire :

— Allons en omnibus, puisque ce genre de véhicule te plaît autant.

Elle-même a pris des numéros ; et elle, l'aristo-



cratique Madeleine, a, ainsi qu'une simple mortelle, attendu qu'il y eût des places pour nous. Elle a eu l'air encore moins charmée quand elle s'est trouvée assise à côté d'un gros monsieur, soufflant à la façon d'un phoque, et en face de deux jeunes gens très pimpants qui nous ont tout de suite fait les honneurs — intempestifs — de leur attention.

... Tout à coup, sur la plateforme, est montée une femme maigre, jaune, chétive, avec un poupon gros et laid dans les bras, et elle est restée debout, ballottée par tous les mouvements de l'omnibus. Je pensais qu'elle devait être très mal ainsi chargée de son enfant, et j'ai glissé à l'oreille de Madeleine, toujours digne :

— Est-ce qu'elle ne va pas s'asseoir ?

— Tu vois bien qu'il n'y a plus de place.

C'était vrai. Plus une place. Beaucoup de vieilles dames dans la voiture et quelques messieurs ; un lisant, un autre plongé dans ses réflexions, et les deux jeunes gens, toujours absorbés dans leur contemplation qui agaçaient Madeleine. Je le voyais au rose plus vif de ses joues et au pli révélateur de ses sourcils. Sans doute, ils étaient très fatigués pour ne pas offrir leur place à la pauvre femme chargée de son bébé ! A ce moment même, une secousse manqua de la faire tomber. C'était trop fort ! Je ne réfléchis pas si je suis correcte ou non, je me lève et je crie à la femme :

— Madame, voulez-vous prendre ma place ?

Je n'avais pas fini ma phrase que trois exclamations résonnaient ; Madeleine me lançait un rapide :

— Arlette, tu ne peux pas être seule sur la plateforme. Reste tranquille.

Miss Ashton s'exclamait :

— Oh ! miss Arlette, *cô* pas bouger ! *Moa* aller...

Et les deux beaux jeunes gens, comme un seul homme, s'écriaient :

— Mademoiselle, veuillez accepter ma place...

Certainement non, je ne voulais pas l'accepter. Et je leur ai dit, sans hésiter :

— Je vous remercie... Mais, puisque vous êtes fatigués, je ne veux pas vous obliger à rester debout pour moi !

L'un est devenu presque cramoisi, l'autre vert. Tout l'omnibus regardait... Une vieille dame a murmuré :

— Très bien, une bonne leçon cela...

Madeline paraissait tellement suffoquée que je me suis sentie prise d'une grande confusion quand j'ai aperçu la femme installée à côté d'elle à ma place, tandis que je revenais, moi, prendre celle de miss Ashton, pour obéir à l'ordre péremptoire de ma cousine.

Le gros monsieur, durant nos allées et venues, a grogné sourdement :

— Que les femmes sont donc remuantes ! On ne monte pas en omnibus quand on n'est pas capable d'y demeurer en paix.

Ma protégée s'est tournée vers lui, furibonde :

— C'est une pitié de voir des gens qui ne sont pas obligeants se plaindre quand les autres le sont.

Tout l'omnibus a eu un petit ronronnement d'approbation qui a augmenté la mauvaise humeur du gros monsieur ; et il a commencé à se disputer avec la femme, sans écouter le conducteur, qui voulait les faire taire.

J'étais tout à fait honteuse d'être la cause de tant de trouble. Heureusement, nous arrivions devant Saint-Philippe du Roule. Madeleine a sauté hors de la maudite *écraseuse* plutôt qu'elle n'en est descendue. Je l'ai suivie. Je devinais bien à sa figure qu'un sermon se préparait dans son cerveau à mon adresse, et je m'apprétais bravement à le recevoir. J'en ai été tant de fois gratifiée par M<sup>me</sup> Morvan qu'un de plus ne pouvait me faire très peur ! Mais elle m'a dit seulement, d'un ton révélateur sur l'état de son esprit :

— Jamais plus, Arlette, je n'irai avec toi en omnibus, puisque tu ne sais pas t'y tenir !

— Je ne sais pas m'y tenir !

— Non, tu ne sais pas t'y tenir convenablement. Tu t'y donnes en représentation... Tu es cause de disputes.

— Alors, j'aurais dû laisser la femme debout, embarrassée de son enfant ?

— Oui, puisqu'il n'en pouvait être autrement... Une jeune fille ne doit jamais se mettre en évidence !

— Je n'ai pas pensé une seconde que j'allais m'y mettre ! ai-je dit, fâchée d'être grondée à cause des maudites convenances. Sois sans crainte ; maintenant, je n'oublierai pas qu'à Paris il ne faut penser qu'à soi !

Silencieusement, nous avons remonté notre rue. Je ne sais quelles étaient les réflexions de Madeleine ; mais les miennes n'étaient pas gaies. Je pensais que ma tante allait me trouver bien mal élevée, regretter de m'avoir à Paris, que Guy serait mécontent et ne voudrait peut-être plus être mon ami, me jugeant une stupide petite créature, bonne à renvoyer dans sa Bretagne... Enfin j'avais la mort dans l'âme, quand je suis entrée dans le salon, escortée par mes deux gardes-du-corps, pareille à un prisonnier entre deux gendarmes. Ma tante, Guy, Charlotte et Pierre bavardaient au coin du feu. En nous entendant, ils ont tourné la tête et Guy s'est exclamé :

— Ah ! mon Dieu ! Que vous est-il arrivé ? Vous avez l'air lugubres !

Généreusement, Madeleine s'est tue. Alors, pour ne pas me montrer lâche, j'ai déclaré :

— C'est que j'ai fait une bêtise !

— Laquelle ? Racontez-nous ça ! ont-ils interrogé tous ensemble, avec des mines de gens qui vont s'amuser.

— N'ayez pas l'air aussi enchantés ! Dans deux minutes, vous penserez comme Madeleine, et vous me gronderez.



J'ai entrepris mon récit ; mais, à mesure que je l'avais, ils riaient de si bon cœur que leur rire m'a gagnée peu à peu. Ils n'étaient pas fâchés contre moi. Et, dans la joie d'être délivrée de mes craintes, j'ai demandé à Madeleine, en me jetant à son cou :

— Madeleine, ne sois plus mécontente de moi. Maintenant, je laisserai toujours les femmes debout, mêmes si elles ont des enfants dans les bras... Puisqu'il le faut !

Pour toute réponse, elle m'a embrassée de bon cœur. Et la paix a été faite.

30 novembre.

Charlotte est mariée !... Charlotte est partie tout à l'heure, avant le dîner !... Et maintenant elle voyage toute seule avec son mari. Comme il faut qu'elle ait confiance en lui, pour s'en aller ainsi, sans avoir peur, laissant derrière elle tout son monde, et partant le soir encore !... Eh bien, elle n'avait pas l'air effrayée du tout. Au contraire !

Quel dommage que cette journée ait passé plus vite encore que les autres ! La matinée s'est écoulée d'abord avec une rapidité vertigineuse, après une scène attendrissante au petit déjeuner, parce que Charlotte remarquait que c'était son dernier repas de jeune fille. Voyant ma tante très émue, je me suis penchée pour l'embrasser, mais trop vite ; j'ai culbuté ma tasse de chocolat. Cela nous a toutes remises. D'ailleurs, nous n'avions pas le temps de nous livrer aux effusions : il fallait se dépêcher afin d'être prêtes pour midi. Eh bien, à l'heure dite, Charlotte n'était pas. Pierre s'agitait devant la porte fermée, demandant de minute en minute :

— Est-ce que je ne puis pas entrer ?

Et toujours ma tante, impitoyable, répondait : « Non ».

Alors, Pierre reprenait ses allées et venues, et ripostait à Guy, qui lui recommandait le calme, avec un drôle de sourire dans sa moustache :

— Je voudrais bien t'y voir ! Je suis certain que tu ne brillerais pas par la patience.

Enfin, cette fameuse porte s'est ouverte ; ma tante a annoncé : « Pierre, votre femme ! » Et, dans le salon plein de monde et de fleurs, Charlotte est entrée, pareille à une apparition dans les blancheurs de son voile, de son satin, de ses dentelles, de ses fleurs d'oranger... Mais je n'ai pu l'admirer bien à mon aise, car Guy est venu me dire :

— Partons, c'est notre tour ; il est temps.

Nous sommes montés dans son coupé, que j'aurais reconnu à la petite odeur très fine de cigare qui y flottait et se mêlait au parfum délicieux de mon bouquet, — celui qu'il m'a donné. Je le trouvais tellement joli, ce bouquet, que je n'ai pu y tenir et je l'ai embrassé à pleines lèvres, en faisant semblant de le sentir. Mais Guy remarque tout ; et il m'a dit, souriant, sans se moquer de moi :

— Pourquoi embrassez-vous vos fleurs ?

— Pour les remercier d'être aussi belles ! Je voudrais plonger toute ma figure au milieu d'elles, comme je me glissais, moi, tout entière, dans les corbeilles d'héliotropes du pauvre capitaine, quand j'étais très petite fille. C'était un tel plaisir pour moi, que j'ai cessé de me le donner seulement quand j'ai compris qu'ainsi je faisais mal à mes chères fleurs !

— Ce qui est tout à fait digne de vous, petite reine. Descendons vite, nous sommes à destination !

Beaucoup des membres de la famille étaient déjà là. Et aussi des officiers, amis de Pierre.

Enfin, au bout de quelques minutes, Charlotte, à son tour, est arrivée. Elle a monté les marches de l'église au bras d'un vieux monsieur chamarré de décorations, un oncle d'importance. Elle est entrée dans l'église, nous tous à sa suite, en troupeau, mais un troupeau valant la peine d'être contemplé, si j'en juge par la quantité des regards qui tombaient sur nous, à mesure que nous avançons, au chant d'une marche triomphale, vers l'autel, éblouissant et fleuri autant qu'un reposoir.

La cérémonie a commencé. Au moindre mouvement de Charlotte, le suisse et ma tante se précipitaient pour arranger son voile. Ma tante n'avait plus sa physionomie riante d'habitude, mais une nouvelle, toute grave ; et, par instants, elle tamponnait son mouchoir, très vite, sur ses yeux. Si Charlotte n'avait pas continué à paraître rayonnante, j'aurais fini par croire que le mariage est une terrible aventure. L'évêque qui donnait la bénédiction semblait dire, lui aussi, que ce n'est pas toujours une chose gaie... Par bonheur, depuis que je vois combien M<sup>me</sup> Morvan m'a attrapée sur ce point, je ne m'en rapporte plus sur cette question à l'avis des personnes mûres et même vieilles !... Je pense avec Charlotte que c'est charmant d'avoir toujours auprès de soi quelqu'un qui vous adore, qui trouve parfait tout ce que vous dites ou faites, — Pierre est ainsi avec Charlotte, — avec qui on cause, on se promène, on fait de la musique, on danse...

C'est très mal, et j'en garde un lourd poids sur la conscience, mais le sermon de Mgr Deronis m'avait plongée dans toutes sortes de réflexions très profanes... Et puis ces fleurs, ces toilettes, cette foule m'empêchaient de bien me sentir dans une église, et mon esprit trottait, galopait dans je ne sais quel pays enchanteur... Je pensais que, quand je serais mariée, moi aussi, je ne serais plus grondée, je pourrais faire tout ce que je voudrais. Papa, mon cher papa, serait toujours avec moi. Nous laisserions M<sup>me</sup> Morvan où bon lui semblerait, pourvu que ce ne fût pas dans notre voisinage tout proche. Et nous serions tout à fait heureux, avec Yves et Coirentin... J'entrevois déjà un beau jeune homme, — dans le genre de Guy, — venant me dire qu'il serait enchanté de m'avoir pour femme. Il me



parlait... Je faisais pour la forme des cérémonies... C'était charmant... Quelqu'un est venu se placer devant moi. Ce n'était pas un beau jeune homme, mais bien le suisse, qui se tenait devant mon prie-Dieu, me faisant un grand salut.

J'ai murmuré à Guy :

— Qu'est-ce qu'il me veut ?

— Il veut que vous quêtiez sous son escorte.

J'ai eu un battement de cœur à l'idée qu'il allait falloir circuler, sans commettre la moindre gaucherie, sous tous ces regards de connaisseurs et de curieux. Guy, ne se doutant pas de ma subite anxiété, ajoutait avec un imperceptible sourire sous sa moustache :

— Ne contemplez pas trop au passage les belles chrétiennes réunies dans cette église, sans quoi vous oublierez que vous quêtez... Et Dieu sait ce que deviendront votre bourse et son contenu.

Je lui ai chuchoté à mon tour :

— Oh ! Guy, je ferai bien attention. Mais que j'ai donc peur de commettre une maladresse !

— N'ayez aucune crainte... Tout marchera très bien.

Son assurance m'a réconfortée. Le suisse m'attendait, discrètement, impatience de mon immobilité. J'ai entrevu la robe couleur de ciel de Madeleine qui ondoyait déjà ; et, à mon tour, je me suis mise en route, ma main dans celle de Guy...

Eh bien, notre quête s'est passée avec une correction qui aurait transporté d'aise Madeleine. Sous son voile, Charlotte m'a souri ; mais Pierre m'a donné son aumône sans quitter son air pénétré. Les assistants étaient loin d'avoir le même sérieux ; les dames mêmes n'avaient pas l'air de faire beaucoup de prières pour les mariés. Peut-être, après tout, les faisaient-elles dans leur cœur, tout à fait en dedans. J'ai reconnu plusieurs de mes danseurs du bal. Ils m'adressaient au passage des saluts bien discrets et j'en ai entendu un qui glissait à Guy :

— Mes compliments, mon vieux.

Des compliments de quoi ?... Ce n'était pourtant pas Guy qui se mariait.

A la sacristie, ils ont recommencé des salutations plus accentuées, en défilant avec le flot des amis de ma tante et de Pierre qui, tous les deux, ainsi que Charlotte, se répandaient en sourires. Madeleine, de son côté, faisait de même. Guy, debout près de moi qui étais atteinte par la contagion, se montrait d'une pareille générosité ; cette générosité s'est même particulièrement manifestée à l'égard de Jeanne d'Estève que j'aime de moins en moins, décidément, tout en l'admirant pour ses cheveux, — une vraie neige d'or, — son teint couleur d'ivoire près de ses lèvres très rouges, sa taille ronde et mince ensemble, son usage du monde, que Madeleine ne verrait posséder avec délices !... Au lunch, elle a été très ennuyeuse : elle accaparait Guy ; elle se faisait servir par lui, elle bavardait avec lui, lui souriait de toutes ses belles dents...

Enfin, par bonheur, comme peu à peu les invités tiraient leur révérence à ma tante, elle a bien été obligée de suivre le mouvement général. Nous nous retrouvions dans l'intimité, quand tout à coup Charlotte, disparue depuis un moment, est rentrée ; mais elle n'était plus en blanc ; elle avait son costume de voyage, son chapeau, son voile même. Pierre, non plus, n'était plus en tenue... A leur vue, voilà la sage Madeleine qui, subitement, éclate en sanglots. Je regarde ma tante avec inquiétude, et il me semble qu'elle est toute prête à faire comme Madeleine.

— Ma petite sœur Madeleine, je t'en prie, ne te fais pas ainsi de chagrin ! répétait Charlotte.

Et elle embrassait Madeleine, elle embrassait ma tante, elle m'embrassait, moi aussi, me les recommandant toutes les deux ; Pierre avait l'air de ne plus savoir où se mettre devant cette désolation. C'était une scène bien plus attendrissante que le matin, au moment des tartines !

Au beau milieu, a surgi Guy. Il ne se doutait de rien et venait annoncer que la voiture était avancée ; il fallait partir pour ne pas manquer le train. La figure de Pierre s'est épanouie à cette nouvelle. Il a dit un « Allons, Charlotte ! » tout à fait engageant.

Ma tante a répété : « Allons, Charlotte ! » d'un ton résigné. Il y a eu encore un instant de bousculade, d'effusions, d'adieux, de larmes ; et quand cet instant a été écoulé, Charlotte était partie. Nous nous regardions tous, étonnés de nous retrouver sans elle, en face les uns des autres, avec la sensation que quelque chose était fini...

5 décembre.

Tout bas, j'avais toujours pensé qu'après le mariage de Charlotte, je reprendrais la route de Douarnenez. Mais personne ici n'a l'air de songer à rien de pareil... Et vous non plus, papa... Vous ne paraissez pas attendre « votre petite ». Pourquoi ? Est-ce donc qu'elle ne vous manque pas du tout ; ou bien la traitez-vous en ingrate, parce qu'elle se plaît à Paris quand vous n'y êtes pas ?...

Père chéri, le cœur de votre Arlette est à vous tout entier... Vous le savez bien, n'est-ce pas ?... Seulement, c'est pour elle si délicieux et si nouveau d'être gâtée par d'autres que par vous, par le capitaine ou M<sup>lle</sup> Catherine. Et c'est si amusant de mener une vie toute pleine de surprises, d'apprendre ainsi une masse de choses, aperçues aux quatre coins de l'horizon.

Je fais depuis mon arrivée à Paris une prodigieuse dépense de regards. Tous ces regards se métamorphosent ensuite en idées qui, ensemble prétendent s'installer dans mon esprit, où je ne demande pas mieux que de les accueillir. Elles s'y précipitent, s'y pressent ; les unes ne faisant qu'y passer, — celles-là ne méritent pas d'attention, —



# JOURNAL DES DEMOISELLES

14, rue Drouot, 14

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

Le drap perforé n'a pas dit son dernier mot. Il compose, au contraire, de charmantes toilettes de saison. Voici une combinaison dont on ne saurait dire trop de bien : La robe est en drap prune, la jupe est rayée en long par de grandes bandes de broderies perforées appliquées sur du drap bouton d'or. Un plastron semblable orne le milieu du corsage, qui est tout à fait ajusté, mais garni de draperies plissées en velours prune, de chaque côté du plastron. Ces draperies se terminent sur les épaules, comme à la ceinture, par des choux en velours. Les manches sont en drap perforé pour les ballons, très gros ; et en drap uni, pour les mancherons, très longs, se terminant en pointes à la Sarah sur le dessus de la main.

La haute nouveauté veut qu'on fasse le papier à lettres orné de sa photographie. Je ne sais si ce genre prendra. On pourra l'adopter comme fantaisie, une fois par hasard, mais je doute que cette mode, un peu trop américaine ou rastaquouère, s'implante définitivement en France.

Les tables-bureaux sont surchargées de mille bibelots parmi lesquels le bronze joue le principal rôle. On emploie aussi, en guise de plumiers, de petits plateaux en cuivre repoussé. Quant à la cire, on la fait surtout en nuances claires, très pâles, et assortie à celle du papier. Les enveloppes se font également longues et carrées ; et les cartes-lettres sont d'un usage chaque jour plus fréquent.

La mode est, en ce moment, des plus agréables, pour les femmes économes. Les lingères ont créé en quantité de jolis colifichets mobiles, pour orner les corsages ; suivant le degré d'élégance de ces riens charmants, on augmente ou on diminue la coquetterie du costume. Je vous signale, entr'autres, une chemisette en organdi, large à peine de 10 à 15 centimètres. Elle est plissée, forme jabot, et se pose à plat sur la fermeture du corsage. Cette chemisette est montée à un col plat, rabattu, auquel sont assorties des manchettes, également plies et rabattues.

On peut en augmenter la coquetterie, en intercalant, entre chaque pli de l'organdi, une petite valenciennes finement tuyautée, et d'un ton écru, même un peu accentué.

On fait aussi, en velours, des cols, des parements et des draperies mobiles pour corsages. De sorte qu'on peut les varier à volonté, ou bien employer les mêmes ornements sur différentes robes. Ces cols sont, ou montants, c'est-à-dire drapés autour du cou, et agrémentés de choux ; ou bien marins, simples ou doubles, montés ou non sur un empiècement, crénelés, décon-

pés, augmentés de revers, de pattes, de piques, que sais-je encore ?

Le velours de coton, dont je vous ai déjà entretenu, continue à jouir d'un succès vraiment mérité, car on obtient, en ce tissu solide et soutenu, des coloris charmants. Il se fait aussi bien en uni qu'à dispositions ; et particulièrement en noir et blanc, il y a de très ravissants dessins, dont l'avantage est de réclamer fort peu de garniture.

Les corsages-blouses n'ont pas cessé de plaire. On les fait beaucoup, en ce moment, en satin merveilleux ; les ornements de guipure y sont heureusement employés ; mais on n'y ménage pas non plus les rubans qui se retrouvent en nœuds, en bretelles, en ceinture, en choux, de toutes les manières, enfin, et toujours agréablement, sur chacun d'eux.

Dans l'ameublement, on emploie beaucoup, comme rideaux, et pour décoration, le *The Poppy*, une mousseline d'art imprimée dans des coloris de tons très variés, tels que : or pâle, cuivre rouge, bronze, et améthyste. Une autre mousseline d'art, *The sun flower*, remplit à peu près les mêmes fonctions. Ces deux tissus se font sans bordure ni encadrement. Inutile de dire qu'ils sont d'origine anglaise ; mais ce qu'on peut ajouter, c'est qu'on fait avec eux de ravissantes garnitures de paravents. Ces garnitures se montent surtout sur bois laqué, blanc ou de nuance claire ; elles se font froncées, et donnent de très heureux résultats.

Pour les fenêtres, il devient fort à la mode de remplacer les rideaux de vitrage par un large store en toile, orné, dans le bas, en bordure, d'une broderie application ocrée sur tulle grec, encadrée dans la toile ; une frange de fantaisie achève l'ornementation de ce store, que l'on désigne généralement sous le nom de *store flamand*.

En fait de linge de maison, les draps sans couture sont maintenant les seuls admis. Presque tous aussi sont ourlés à jour, et beaucoup, agrémentés, en plus, de broderie et d'un chiffre également brodé.

Sur quelques-uns, on remplace la broderie par une dentelle Renaissance, ou Richelieu, ou bien par une guipure de Venise. Les taies d'oreiller se font assorties aux draps.

Quant au linge de table, il admet toutes les fantaisies, et se multiplie à l'infini. On a le service du matin, pour lequel le linge de couleur, ou tout au moins bordé d'une bande de couleur, est préféré au damassé blanc, lequel est spécialement réservé pour le dîner. Mais ce dernier peut, à son tour, être suppléé, et très richement, par une nappe et des serviettes, avec

MARS 1895.



bordure encadrée de guipure ou de grosse dentelle quelconque.

Le service à thé, pour le soir ou le five o'clock, se fait surtout brodé, genre russe. A ce propos, je recommande à mes lectrices les dessous de bol, petits ronds en granité, garnie d'une jolie guipure d'art incrustée; les serviettes à thé, dans le même genre, mais un peu plus grandes, comme celles à dessert que

l'on peut aussi broder et encadrer de dentelle. On fait de même, pour mettre sous les fruits, les petits fours, et tous les desserts en général, des feuilles de vigne, en grosse toile ou en granité, découpé et festonné tout autour, en coton rouge, bleu ou blanc. C'est là un ouvrage à la fois charmant et utile.

MARIE-BERTHE.

Le 2<sup>e</sup> Album de travaux de l'édition hebdomadaire (*blanche*), paru dans le numéro du 16 février, contient les travaux suivants :

Etagère laquée. — Porte-journal formant porte-photographies. — Tabouret de pied en forme de coquille. — Écran à main garni d'une estampe. — Table-bibliothèque à musique. — Table de salon, le dessus mobile, forme écran à volonté. — Coussin long. — Abat-jour Empire pailleté. — Petit paravent-bijou, pare-lumière. — Etagère-soleil en bois laqué. — Vide-poche en forme d'éventail.

## VISITES DANS LES MAGASINS

M<sup>lle</sup> Thirion, l'excellente couturière que vous connaissez, mesdemoiselles, me prie de vous informer qu'elle vient de transporter ses salons de robes, de modes et de trousseaux, au premier étage, au-dessus de l'entresol, même maison, 47, boulevard Saint-Michel, mais sur le devant, entrée premier escalier; ce renseignement pour les personnes de la province qui viendraient à Paris. C'est un agrandissement qui lui permettra de donner une plus grande extension à son rayon de trousseaux de linge, et ceci vous regarde, mesdemoiselles. Quant à ses prix, M<sup>lle</sup> Thirion les fera, comme par le passé, très raisonnables et en rapport avec la bourse des jeunes filles. Ainsi, de très jolis costumes genre tailleur, en lainage de fantaisie, coûteront de 70 à 100 fr., selon la garniture choisie, parfaitement soignés, d'une coupe toute nouvelle, élégante et gracieuse, qui contenteront les plus difficiles. Très jolis les robes et les collets de demi-saison que nous y avons vus, et d'un prix bien raisonnable.

Nous compléterons les renseignements donnés en février sur les produits des Bénédictins de Varazze. Leur chocolat est des meilleurs, composés de cacao purs de première qualité et de sucre cristallisé de premier choix, 2 fr. 50 la livre; boîte de croquettes de 250 grammes, 2 fr. et 2 fr. 75; napolitains, même prix; franco contre mandat, augmenté de 0 fr. 85 pour le port. Leur thé est un choix des meilleurs thés noirs de la Chine; ces thés sont soigneusement pressés et mis dans des boîtes imperméables, dans toute leur fraîcheur; ils ne perdent rien de leur arôme exquis, 3 fr. 50 la boîte, contre mandat-poste de 4 fr. 35.

La liqueur des Bénédictins du mont Majella active la digestion sans causer d'irritation. Tonique et stimulante, elle coûte : la jaune, 4 fr. 50 la bouteille; 1 fr. 25 le flacon de voyage; la verte, 5 fr. 50 et 1 fr. 50 le flacon de voyage; franco contre mandat-poste augmenté de 0 fr. 85 pour le port.

Pour les estomacs délicats, les constitutions faibles,

rien n'est meilleur que l'*Aliment réparateur* des Bénédictins de Seregno : la boîte de vingt doses environ, 6 fr. 25; de quarante doses, 12 fr.; franco contre mandat-poste augmenté de 0 fr. 85 pour le port. Leur tapioca, léger et réconfortant, est fait avec les meilleures farines de manioc du Brésil. Il convient surtout aux enfants, aux convalescents et aux estomacs faibles et délicats, 1 fr. 25 et 2 fr. 25 la boîte; franco contre mandat-poste augmenté de 0 fr. 85 pour le port.

Les mandats doivent être adressés à M. Senet, administrateur, 35, rue du Quatre Septembre.

Encore des expositions de trousseaux de robes chez M<sup>mes</sup> Forcillon sœurs, 165, rue Saint-Honoré (place du Théâtre-Français). Plus ravissants les uns que les autres, ces trousseaux nous montrent le goût exquis, doublé d'une imagination intarissable, de ces dames. Dans cette quantité de robes, rien ne se répète, ni les garnitures, ni les façons, du nouveau et toujours du nouveau! ce qui nous paraissait difficile à trouver, vu la mode des jupes simples et la façon presque toujours froncée des corsages. Vous détailler ces mille riens qui donnent, par la manière de les disposer, un aspect nouveau et inédit aux robes et aux costumes créés par M<sup>mes</sup> Forcillon sœurs est impossible; c'est une adresse de doigts, guidée par un goût sûr, qui chiffonne des plis, drape un fichu, une dentelle, arrondit ou pince un figaro, que l'on ne peut décrire. Et puis, quelle harmonie dans la combinaison des couleurs, dans l'assortiment des étoffes; portée à ce degré, l'harmonie est de l'art, et ces deux sœurs sont de vraies artistes.

La maison Coussinet-Piret, 43, rue Richer, se recommande par la coupe gracieuse et la façon élégante de ses collets, jaquettes et pardessus, ainsi que par l'originalité et la nouveauté des garnitures. Le collet de demi-saison est une délicieuse fantaisie en drap ou soierie, à une seule pélerine garnie, en hauteur, de guipure, de passementerie ou de tulle pailleté; des plissés en mousseline de soie double lui donnent et



une légèreté et un froufrou charmants et bien printaniers, car nous y touchons à ce printemps désiré. C'est pour lui que l'on crée des costumes aussi élégants que pratiques, et M<sup>me</sup> Coussinet-Piret a un goût très parisien, qui unit au comme il faut, la pointe d'originalité si goûtée des Parisiennes; ne pas confondre avec excentricité. M<sup>me</sup> Coussinet-Piret fait de fort jolis costumes courants que nous recommandons à nos jeunes lectrices.

Nous ne recommanderons jamais assez les excellentes préparations vivifiées, que l'on trouve chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise). L'Eau et la Pommade vivifiées entretiennent les cheveux en bonne santé, brillants, souples et les font abondamment pousser. Elles retardent la décoloration des cheveux et rendent leur couleur primitive à ceux prématurément blanchis pour une cause quelconque. Quand les cheveux tombent soit à la suite d'une maladie, soit par transpiration, ou à cause des pellicules, elles arrêtent la chute et les font abondamment repousser même aux places dégarnies. Nettoyer le cuir chevelu, faire disparaître les pellicules, fortifier la racine des cheveux, c'est préparer une belle chevelure, aussi les mamans feront bien de les employer pour leurs enfants. Après les maladies éruptives, l'Eau et la Pommade vivifiées sont de la meilleure hygiène, 4 fr. la demi-boîte; 1 fr. le demi-flacon. La manière de se servir de ces préparations est contenue dans une notice qui entoure boîte et flacon.

M. Grandclément est un pharmacien-chimiste qui habite Orgelet, dans le Jura; aussi a-t-il étudié la flore de ces montagnes pour en tirer les sucs les meilleurs, dont il a fait des cosmétiques de premier choix et d'un excellent usage. C'est ainsi que le gentil cyclamen des monts Jura a été choisi par ce savant chimiste comme base de la Dermaphiline. Blanchir la peau halée par les morsures de la bise, faire disparaître les taches, prévenir les rides, tels sont les effets produits par la Dermaphiline au cyclamen des monts Jura; l'effet se produit petit à petit, sans boucher les pores de la peau. Un flacon suffit, nous est-il dit; franco contre mandat-poste de 3 fr.

Très bonne aussi, sa Pommade philocomme veloutée, dont nous avons déjà parlé et dont les résultats sont excellents.

Toutes les demandes seront adressées à M. Grandclément, pharmacien à Orgelet (Jura). Refuser tout flacon et tout pot de Philocomme qui ne serait pas revêtu de la signature Grandclément.

\* \* \*

#### HYGIÈNE

Maison Houbigant, 19, rue du Faubourg-Saint-Honoré

Les renseignements suivants répondront aux désirs de beaucoup de nos abonnées qui nous demandent de leur indiquer une essence à la violette dont le parfum soit persistant, « que ce parfum se dégage de toute ma toilette, m'érige l'une d'elles, en un mot, que je laisse après mon passage une odeur exquise de cette humble petite fleur ». Eh bien, mesdames, vos désirs seront amplement satisfaits par l'emploi de la *Violette idéale Houbigant*. Vous trouverez parfumés à la Violette idéale le savon et la poudre de riz, des sachets pour le linge et l'essence pour le mouchoir. Très comme il faut et discret ce parfum, qui s'obtient très difficilement et

dont les matières employées doivent être de première qualité.

En ce moment, le goût des femmes du monde se porte vers les parfums un peu fort; aussi, grand succès pour la poudre de riz à la peau d'Espagne, que la maison Houbigant vient de composer pour elles. Nous la recommandons aux personnes qui ne craignent pas une odeur un peu forte.

L'Eau de toilette Houbigant est des meilleures, pour ne pas dire la meilleure; ses propriétés sont multiples; nous en reparlerons prochainement.

G. L.

\* \* \*

L'approche du printemps produit son mouvement accoutumé: celui de la baisse de prix de toutes les étoffes existantes; et la mode des corsages différant des jupes qu'ils accompagnent, favorise l'emploi des coupons.

On trouve actuellement chez MM. Roullier, rue du Quatre-Septembre, 27, une grande quantité de coupons d'étoffe de tous genres, depuis le lainage foncé aux lainages moyens, à ceux de demi-saison et jusqu'à de la gaze. Les prix sont baissés du tiers au quart, et même moins, de la valeur primitive des tissus. Je note de jolis lainages, coûtant cet hiver 9 fr. 25 le mètre, le coupon de 6 m. 15 (en 1 m. 30) est vendu 30 fr.; des étoffes à 10 fr. 50 le mètre (en 1 m. 30) coûtent, pour 6 m. 20, 40 fr.; des crêpons de 5 m. 50 à 25 fr., étoffe coûtant jusqu'à 9 fr. 25 (en 1 m. 20); des popelines de plusieurs tons gris, à 38 fr. le coupon de 5 m. 50, en 1 m. 20 (jadis à 12 fr. 75 le mètre); de fort jolis tissus de demi-saison, le coupon de 6 mètres, pour 19 fr. 50, en 1 m. 10 de largeur.

Toute cette collection de coupons, dont les échantillons peuvent être demandés chez MM. Roullier, offre des avantages égaux et même supérieurs; tous les âges, depuis la grand-mère jusqu'à la fille, les fillettes et les petites filles, peuvent avoir, grâce à cette mise en vente de coupons, de beaux et bons tissus au prix des tissus médiocres; c'est à ce titre que nous le signalons.

\* \* \*

A chacun selon ses œuvres, dit le proverbe. Mais les envieux trouvent plus commode d'exploiter à leur profit la notoriété des autres. La *Crème Simon*, que toutes nos lectrices apprécient, attire particulièrement l'attention des plagiaires.

Double justice vient cependant d'être rendue à l'inventeur de cet excellent cosmétique.

1<sup>o</sup> Le jury de l'Exposition de Lyon a classé la *Crème Simon* hors de concours;

2<sup>o</sup> Un arrêt de la Cour d'appel de Dijon, du 2 juillet 1894, a condamné à 500 fr. de dommages-intérêts un homonyme qui faisait passer le cold-cream de sa fabrication pour de la véritable *Crème Simon*.

\* \* \*

La température exceptionnellement froide a amené une recrudescence dans les maladies des voies respiratoires; nous ne saurions trop recommander à nos abonnées le *Vin Vicien* qui, sous forme d'un vin des plus agréables, contient, en principes, tous les éléments curatifs et toniques de l'huile de foie de morue de première qualité. Les enfants même boivent avec satisfaction la préparation du docteur Vicien.

S'adresser à M. VIVIEN, 126, rue Lafayette



## EXPLICATION DES ANNEXES

## GRAVURE DE MODES, n° 5031

Modèles de M<sup>me</sup> Taskin, rue Ménars, 2Costume de petit garçon, de la maison Lacroix,  
62, boulevard Haussmann

PREMIÈRE FIGURE. — Vareuse croisée devant, avec revers-col doublé de tissu rayé pareil à celui du gilet; dos légèrement cintré (1). Cufotte serrée au genou par un caoutchouc passé dans un ourlet.

DEUXIÈME FIGURE. — Manteau de petit drap beige clair orné de piqures; manche à parement montant; collet rond et petit collet-palatine en pointe devant et derrière; col rabattu (2).

TROISIÈME FIGURE. — Robe de bengaline rose. Corsage un peu flottant, plissé aux épaules et décolleté sur une chemisette de guipure; manche très large, capotée dans le haut en forme de capsule, sur laquelle retombe une épaulette de pointes de guipure; nœuds de ruban sur les épaules, reliés par un cordon de ruban mollement roulé, bordant le décolleté.

BLOUSE DE PETIT GARÇON. — Tissu quadrillé, orné de drap blanc, avec biais quadrillé. Blouse longue à plis un peu profonds devant; col carré prenant sous les revers; dans le dos, un pli creux au milieu, qu'on forme sous la ceinture et qu'on maintient légèrement par un point, mais sans qu'il existe de pli dans l'encolure. Manche à poignet plissé.

CINQUIÈME FIGURE. — Jupe à petits plis sur l'ourlet, surmontés d'un point d'épine. Corsage froncé à empiècement carré, formé d'entre-deux plissés en travers et d'entre-deux en long, brodés d'un point d'épine, terminés en pattes pointues sur le corsage. Col rabattu avec point d'épine, et manche froncée au poignet avec parement relevé, bordé d'un point d'épine.

(1 et 2) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle verte recevront ces patrons les 9 et 16 mars.

## MODÈLE COLORIE

BANDE D'AMEUBLEMENT brodée, en soie ou en fil, sur filet; point de reprise, point pagode, point d'esprit et croix de Venise. (Voir ces différents points dans notre Manuel de travaux.)

## CARTONNAGE

PORTE-MENU CADIX, supports et carte pour menu. (Voir le montage, et l'explication des porte-menus brodés, page 3, Album de mars.)

## MUSIQUE

Romance : *L'opinion de Toto*.

## TROISIÈME ALBUM DE TRAVAUX

Branche pour semè. — L. G. — Toilette de diner. — Petit entre-deux. — Toilette de bal. — Chemin de table. — Porte-menus. — Dessus de berceau. — Dessus de clavier. — Fleur de lys, tapisserie. — Dessus d'assiette. — D. G. — Albertine. — Garniture. — Sachet, broderie en rubans gaufrés. — Matinée. — Enveloppe à linge pour enfant. — Agnès. — L. G. broderie Richelieu. — Blanche. — Chemise de baby. — Costume en lainage. — Jaquette de petite fille. — Couverture de livre point de Hongrie et petit point.

## PATRONS. — FEUILLE III

## PREMIER CÔTÉ

CORSAGE, toilette de bal, page 1, Album de mars.

CHEMISE DE BABY, page 7.

## DEUXIÈME CÔTÉ

MATINÉE, page 6.

CORSAGE, toilette de diner, page 1.

## A NOS LECTRICES

Nous rappelons à nos abonnées désireuses de recevoir les Albums de travaux de fantaisie, ainsi que les gravures coloriées, dessins de toute sorte et patrons renfermés dans l'Édition hebdomadaire, qu'elles peuvent, à titre d'essai, s'abonner à cette édition dans les conditions ci-dessous :

## CONDITIONS DES ABONNEMENTS D'ESSAI

A l'Édition hebdomadaire du JOURNAL DES DEMOISELLES

Pour recevoir l'Édition hebdomadaire du 1<sup>er</sup> Avril au 30 Juin 1895, il suffit de nous envoyer la dernière bande du Journal, accompagnée d'un mandat de poste, en se conformant aux tarifs indiqués ci-dessous :

	Paris et Dép <sup>ts</sup>	Étranger
1 <sup>o</sup> Pour nos abonnées à l'Édition chamois . . . . .	4 fr.	5 fr.
2 <sup>o</sup> — à l'Édition bleue. . . . .	3 fr.	4 fr.
3 <sup>o</sup> — à l'Édition verte. . . . .	2 fr.	3 fr.

Cet abonnement ne comporte pas l'envoi du numéro du premier samedi du mois, ce numéro étant identique aux numéros du 1<sup>er</sup> de chaque mois, dont le service sera continué aux abonnées.

N. B. — Indépendamment de ses nombreux renseignements sur la mode, l'Édition hebdomadaire publie, chaque semaine, une Chronique ou une Causerie mondaine, ainsi que des romans de nos écrivains les plus en renom.



les autres y élisant domicile, — soit avec discrétion, soit en souveraines maîtresses, — sûres de leur importance. De celles-là, père, nous causerons tous les deux quand votre Arlette sera de nouveau blottie à vos pieds, entendant votre chère voix. Rien que de penser à ce moment-là, mon cœur bondit de joie !

Seulement quand je vous retrouverai, je retrouverai aussi M<sup>re</sup> Morvan... Hum ! Hum !... Pour l'instant, je tâche d'oublier le plus possible son existence, car, dès que je pense à elle, j'ai l'im-

pression qu'une averse de reproches va tomber sur moi.

Si vous étiez ici, père, votre enfant serait dans un ravissement complet. Mais loin de vous, ce ne peut être ça, même avec vos lettres... N'est-ce pas que, vous aussi, vous regrettez un peu votre Arlette qui vous adore ?

HENRI ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)

## ROSES D'HIVER

*J'ai passé ce dernier dimanche de l'année  
Dans le jardin d'une humble église abandonnée,  
Débris roman jeté sur un cap provençal,  
Et qui s'en va, croulant au souffle du mistral.  
L'étroit jardin, qui fut jadis un cimetière,  
Tout planté d'oliviers, dormait sous la lumière  
D'un tendre ciel d'hiver voilé languissamment.  
Et c'était sous mes yeux un horizon dormant  
De coteaux, où les pins dressaient un noir feuillage,  
De golfes, où les flots bleuisaient sur la plage,  
D'îles, qu'enveloppaient d'immobiles vapeurs...*

*Mais, dans ce vieux jardin, les palpitantes fleurs  
D'un rosier exhalaient leur senteur fraîche et pure ;  
Et ce vague soupir de l'immense nature  
Me parlait de printemps par ce jour gris d'hiver,  
Insinuant l'espoir dans mon cœur, tout amer  
De trop sentir la fuite invincible des choses....*

*O charme ami ! Douce âme innocente des roses !*

PAUL BOURGET.

Hyères.

## CURIOSITÉ HISTORIQUE

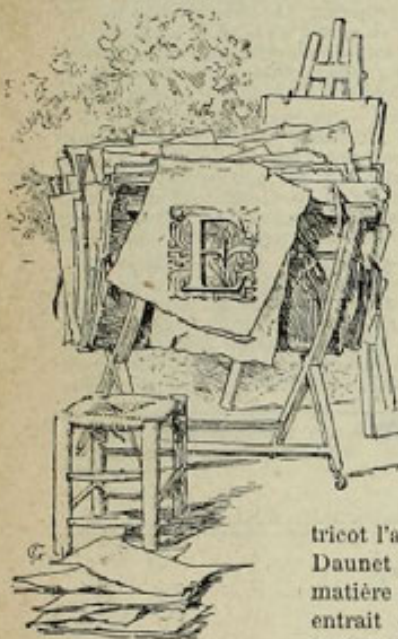
En dehors des études et des arts d'agrément, que l'on enseignait aux jeunes filles du monde élevées à l'Abbaye-aux-Bois, voici les occupations auxquelles elles étaient astreintes : M<sup>lle</sup> de la Roche-Aymon et de Montbarrey rangeaient le linge dans les armoires, tandis que M<sup>lle</sup> de Chauvigny et d'Armaillé mettaient le couvert. M<sup>lle</sup> de Beaumont additionnait les livres de comptes ; M<sup>lle</sup> de Barbentane était de service à la porte ; M<sup>lle</sup> de Latour-Maubourg sortait le sucre et le café ; M<sup>lle</sup> de Vogué s'occupait de la cuisine ; M<sup>lle</sup> d'Uzès et de Boulainvilliers du balayage des dortoirs sous la direction de M<sup>lle</sup> de Bussy ; M<sup>lle</sup> d'Harcourt, de Rohan-Guéménée, de Brassac et de Saint-Simon avaient le service des lampes, et M<sup>lle</sup> Hélène Massalska, la future princesse de Ligne, après avoir joué aux représentations des fêtes, le rôle d'Esther en habit brodé de diamants et de perles, reprenait sa robe noire et se rendait à la pharmacie préparer les tisanes et les cataplasmes. Voilà comment étaient élevées ces futures comtesses, marquises ou duchesses, que leur rang et leur fortune destinaient à une vie de luxe et de plaisir, mais dont on voulait faire, malgré tout, des femmes utiles, capables de bien gouverner un jour leur maison.



# LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE

(SUITE)

V



N attendant le moment où M<sup>me</sup> Daunet aurait le temps de s'occuper de sa nièce, Vadalen reprit tristement sa vie terne et désolée. Seizan la faisait lire et tricoter. Maintenant, Vadalen pouvait épeler des albums enfantins et déchiffrer les noms inscrits au bas des images. C'était une diversion. Le

tricot l'amusait aussi, et M<sup>me</sup> Daunet ne pouvait trouver matière à critique lorsqu'elle entraînait dans la cuisine et voyait les grosses aiguilles

entre les mains de l'enfant.

Mais la joie avait fui pour elle. Dans la maison, elle tressaillait, chaque fois que la voix ou seulement le pas de sa tante frappait son oreille, et dans le jardin, elle était hantée par l'apparition, maintenant fréquente, du vieillard aux yeux perçants, qui la regardait avec une singulière persistance, sans qu'elle sût s'il suivait ses jeux tranquilles avec intérêt ou malveillance.

Valentine lui écrivait de petites lettres, formant avec patience des caractères d'imprimerie, les seuls que l'enfant pût encore lire, lui promettant de revenir, lui recommandant d'être sage, de ne jamais oublier que Dieu est notre Père, et que tout ce qui nous arrive nous rapproche de Lui, si nous savons en profiter. Tout cela était dit dans des termes simples que Vadalen pouvait comprendre et goûter, et qui lui enseignaient, presque à son insu, une science que beaucoup de savants ignorent ici-bas.

Parfois, Vadalen demandait à Seizan de la mener, le dimanche, chez M<sup>me</sup> de Kerdalar. Tout était enveloppé, disposé en vue d'une longue absence; mais les domestiques, qui s'étaient attachés

à cette enfant paisible et douce, la laissaient circuler dans les chambres désertes, revoir les tableaux, les bustes, les vieux meubles qui lui rendaient pour un instant l'illusion de son bonheur perdu.

Deux mois se passèrent ainsi. La santé de M<sup>me</sup> Lallay ne se fortifiait pas. Seizan se gardait bien de dire à Vadalen que le retour en Bretagne lui était interdit en ce moment, qu'elle prendrait les eaux, séjournerait en Suisse et passerait l'hiver suivant dans le Midi. L'enfant, qui espérait toujours que le printemps la lui ramènerait, guettait avec ardeur l'arrivée des hirondelles, et voyait avec joie le jardin reflourir.

Un jour d'avril où elle avait respiré le parfum des lilas, elle vit, en entrant dans la salle à manger, que Seizan, toute rouge et affairée, se hâtait de mettre un couvert supplémentaire. C'était chose inouïe dans la maison, et Vadalen s'arrêta, toute interdite. Presque aussitôt, M<sup>me</sup> Daunet parut, portant avec précaution deux bouteilles dont le revêtement poussiéreux et les toiles d'araignée causèrent une profonde surprise à l'enfant, accoutumée à ne voir dans la maison que des objets absolument propres. Un éclat inaccoutumé donnait aux yeux gris de la vieille dame une expression singulière, toute différente de celle qu'ils avaient d'ordinaire; ses lèvres étaient agitées par un léger tremblement, et deux taches d'un pourpre foncé, presque violettes, coloraient ses pommettes saillantes.

— Seizan, dit-elle, posant avec précaution les bouteilles sur une antique console, vous débouchez ce vin sans le remuer, s'il vous plaît... La femme du jardinier est-elle là?

— Oui, madame, heureusement...

— Laissez-moi achever le couvert, cette petite m'aidera, et allez jeter un coup d'œil à votre fricassée... Et tâchez de vous calmer, ajouta-t-elle avec une ombre de sourire; si peu accoutumée qu'on soit chez moi aux imprudences, il ne faut pas cependant perdre la tête, parce que je retiens à dîner mon notaire, venu pour m'annoncer le gain de mon procès...

— Alors, dit Seizan, qui ne semblait pas encore bien comprendre, madame aura le manoir de... de... enfin, celui qui porte le nom?

— Pas du tout, je ne le revendiquais pas; j'ai seulement acquis le droit, disputé par les la Roche-Maurion, de porter un nom qui m'appartient... Désormais, Seizan, je suis M<sup>me</sup> Daunet de la Roche-Maurion!



Il y avait une expression de triomphe orgueilleux dans ces paroles. Seizan murmura un « Tant mieux, madame », qui exprimait plus de politesse que de sympathie, car elle ne comprenait pas bien que sa maîtresse attachât une telle importance à un nom qu'elle ne devait laisser à personne, puis elle sortit pour surveiller le dîner improvisé, qui lui causait une réelle angoisse.

M<sup>me</sup> Daunet se tourna vers Vadalen, et la regarda avec une bienveillance inaccoutumée.

— Entends-tu, petite fille ? Je suis ta tante de la Roche-Maurion. Un joli nom, n'est-ce pas ? Aussi joli que le tien... Car tu as un beau nom, Madeleine ; tu sauras plus tard que les de Penguidy ont tenu un rang dans leur province... Ouvre l'armoire, et donne-moi deux petits verres... Prends garde de les casser... C'est cela... Pose-les devant ces deux couverts... Eh ! mets-en un aussi à ta place, je te donnerai un peu de cassis pour boire à ma santé...

Vadalen obéissait machinalement, persuadée qu'elle rêvait, et qu'elle allait s'éveiller pour retrouver le regard dur et les gronderies de sa tante.

Que s'était-il passé qui eût pu transformer ainsi M<sup>me</sup> Daunet ? En changeant de nom, avait-elle changé de voix, de manières, presque de figure ? Tout cela dépassait le degré de compréhension de Vadalen. Comment eût-elle pu comprendre l'effet étrange produit chez sa tante par le triomphe d'une passion vive et tenace ? Comment eût-elle pu, surtout, soupçonner que la malveillance qui lui avait été témoignée jusqu'à présent provenait d'une secrète jalousie, et que M<sup>me</sup> Daunet, n'ayant plus à lui envier son nom, laissait rayonner jusqu'à elle quelque chose de la joie orgueilleuse qui remplissait son cœur ?

Mais une sorte d'effroi se mêlait, pour elle, à la surprise. Elle sentait, sans se l'expliquer, qu'une secousse violente avait ébranlé cette nature en apparence correcte et froide ; elle avait peur de ce tremblement qui agitait maintenant les mains de la vieille dame et rendait sa marche incertaine, peur de l'éclat fébrile de ses yeux, peur surtout des taches foncées qui coloraient ses joues, et sur lesquelles se détachait comme un réseau de filets sanguins. Elle mit toute sa bonne grâce à aider sa tante, qui ne lui parla plus, mais qui, du moins, ne la gronda ni ne la brusqua. Midi allait sonner lorsque Seizan parut, nouant en hâte autour de sa taille un large tablier blanc.

— Là, madame, tout est prêt dans la cuisine, et je vais achever de préparer la table... Si Madame veut aller se reposer dans le salon, je viens d'y allumer une flambée, pour l'aérer...

Elle s'interrompit. Elle venait de remarquer le tremblement des mains et des lèvres de sa maîtresse.

— Il faut que Madame se repose, dit-elle, inquiète. Toutes ces affaires et ces paperasses ont tant fatigué Madame !

— Ce n'est rien... Je vais au salon, vous y ferez entrer M. Lemaire... Tu peux me suivre, Madeleine.

Seizan s'arrêta, saisie de surprise, mais elle fit signe à l'enfant d'obéir. Était-ce bien sa maîtresse qui appelait ainsi une nièce qu'elle n'avait jamais pu souffrir auprès d'elle ?

Vadalen, croyant toujours rêver, suivit sa tante dans le salon où elle avait si rarement pénétré. Les sombres meubles en velours d'Utrecht rouge, les portraits enfumés, les oiseaux empaillés sous un globe, le thé de porcelaine dorée étalé sur un guéridon, rien n'était fait pour séduire l'enfant, mais elle regardait autour d'elle avec l'espèce de respect qu'on éprouve à cet âge pour les lieux où l'on n'est pas souvent admis.

M<sup>me</sup> Daunet continuait à être sous l'empire d'une excessive agitation. Pour la première fois de sa vie, Vadalen l'entendait murmurer des paroles sans suite, parmi lesquelles le nom de la Roche-Maurion revenait à chaque instant. Elle prit son rouet, mais la roue avait un mouvement irrégulier, et le fuseau échappa à ses mains agitées.

Au coup de midi, le notaire entra dans la chambre.

— Que c'est aimable à vous, dit-elle, d'accepter un repas impromptu ! Si vous n'aviez dû repartir ce soir, j'aurais attendu pour vous mieux traiter.

Le notaire, tout en répondant quelques paroles polies, la regardait avec attention.

— Je suis doublement heureux que cette affaire soit terminée, dit-il. Vous vous êtes fatiguée, Madame, et il faudra désormais bannir toute préoccupation. Ce qui reste à faire n'est plus qu'une formalité, un enregistrement... Je comprends votre satisfaction, mais il ne faut pas que la joie vous fasse mal...

— La joie ne fait jamais mal...

Comme sa voix était altérée, et comme elle chancela tout à coup, en s'appuyant lourdement sur lui, lorsqu'il lui offrit son bras pour la conduire à table !...

M. Lemaire échangea un regard avec Seizan, qui se tenait dans la salle à manger. Elle était en proie à une inquiétude évidente.

M<sup>me</sup> Daunet refusa du potage, et tomba tout à coup dans une courte somnolence, dont elle n'eut pas conscience. Du reste, sa taille droite ne s'inclina même pas, et le mouvement de sa tête, tombant sur sa poitrine, la réveilla immédiatement.

— Elle est malade, murmura brièvement le notaire, s'adressant à Seizan.

Mais M<sup>me</sup> Daunet avait déjà surmonté cette défaillance passagère, et elle se mit à causer avec une animation forcée, revenant toujours, malgré les efforts du notaire, qui voulait la distraire, à l'affaire qui avait absorbé toutes les pensées et les énergies de sa vieillesse.

Elle voulut elle-même verser à son hôte le vieux



vin de Bordeaux. Sa main tremblait si fort qu'elle le répandit sur la nappe.

— Ce n'est pas bon pour vous aujourd'hui, dit M. Lemaire, secouant la tête. Si vous vouliez en croire mon expérience, vous prendriez une infusion de fleurs d'oranger avec un peu d'éther...

— Quelle folie! Je n'ai jamais pris un remède de ma vie... Non, non, je ne prends jamais de vin, mais je veux boire à mon nom recouvré... A vos bons conseils, mon cher ami, et à la vieille race!

Elle porta son verre à ses lèvres et prit d'un trait le vieux vin couleur de rubis... Mais, si dépouillé qu'il fût, elle n'avait pas l'habitude d'en boire, et cet excitant déterminait la congestion qui la menaçait.

Elle fit encore un effort pour parler, puis oscilla sur sa chaise, et elle serait tombée si le notaire et Seizan ne s'étaient précipités pour la soutenir.

— Avez-vous quelqu'un pour chercher un médecin? dit M. Lemaire, secouant la tête en la regardant.

— Oui, oui, il y a une aide, là, dans la cuisine... Vadalen, cours dire à Catherine d'aller chercher le docteur...

— Est-ce... est-ce qu'elle est morte? demanda faiblement la petite fille, dont les yeux étaient dilatés par la terreur.

— Non, non, elle n'est pas morte, mon enfant, mais il faut du secours...

Vadalen s'élança dans la cuisine, et chargea Catherine du message pour le docteur. Comme elle revenait vers la salle à manger, le notaire et Seizan parurent, portant M<sup>me</sup> Daunet.

— Vadalen, dit Seizan d'une voix tremblante, monte devant nous, dans la chambre de Madame, et ôte le dessus de lit, pour que nous la couchions bien vite...

Si effrayée que fût l'enfant, elle possédait déjà cet instinct féminin qui garde les forces et le sang-froid, lorsqu'on est nécessaire. Avec une rapidité et une adresse au-dessus de son âge, elle enleva le lourd couvre-lit de soie verte, et arrangea les oreillers.

— Avez-vous de l'eau de mélisse, un élixir quelconque? demanda le notaire.

Ce fut encore Vadalen qui, tandis que Seizan déshabillait la malade, courut chercher les remèdes demandés.

M. Lemaire introduisit quelques gouttes d'élixir entre les lèvres de M<sup>me</sup> Daunet. Elle commençait à faire quelques mouvements, quand le médecin arriva précipitamment.

Les révulsifs n'agirent point tout de suite. Ce fut au bout d'une heure seulement que M<sup>me</sup> Daunet donna des signes de connaissance. Mais tout le côté droit restait paralysé.

Le docteur s'approcha de la cheminée, et fit signe au notaire de le suivre.

— Elle est perdue, dit-il tout bas; c'est une affaire de jours ou d'heures. Il serait urgent de

faire venir un prêtre... Ses affaires doivent être en règle?

— Je ne sache pas qu'elle ait fait de testament.

— Puisque le hasard vous a amené ici, il serait peut-être bon de lui en parler. Elle est brouillée depuis longtemps avec son frère, et il est peu probable qu'elle désire laisser la loi suivre son cours en sa faveur... Je reviendrai ce soir...

— Mais je ne puis rester ici! murmura le notaire; je devais reprendre le train de cinq heures! — Voyons, ma fille, dit-il, s'adressant à Seizan, qui ne cessait de s'essuyer les yeux, il faudrait appeler le prêtre, puis prévenir les parents de votre maîtresse.

— Elle n'a pas de parents ici, monsieur, excepté son frère, mais je crois que, s'il entraînait seulement dans la chambre, elle mourrait tout de suite...

— Et ses amis?

— M<sup>me</sup> de Kerdalar et sa fille sont absentes, M<sup>me</sup> Sinclair est malade; je vais envoyer Catherine chez M<sup>me</sup> Gervais...

— Vous ne savez pas si M<sup>me</sup> Daunet a fait son testament?

— Oh! non, monsieur, bien sûr! Elle n'aimait pas à penser à la mort. Elle songeait cependant toujours à tester, de peur, disait-elle, que son bien ne tombât entre les mains de son frère. Mais elle en parlait sans l'avoir jamais fait... Et cependant, monsieur!... Oh! si elle voulait assurer le sort de cette pauvre petite qui n'a presque rien au monde! Ce serait une bonne œuvre, et une œuvre de justice, car l'enfant est sa proche parente, la fille de son petit-neveu...

Le notaire jeta un coup d'œil sur Vadalen, qu'on avait oubliée, et qui, blottie dans l'embrasure de la fenêtre, regardait, avec un mélange d'effroi et de curiosité, la scène qui se passait dans la chambre.

— N'y a-t-il personne qui puisse s'occuper en ce moment de cette enfant? demanda-t-il avec compassion.

— Hélas! non, monsieur.

— Et que va-t-elle devenir?

— Je ne sais pas! J'ai entendu dire à madame qu'elle était presque à sa charge... Qui paiera son éducation? Et cependant, c'est une Penguidy, monsieur; son grand-père, tout ruiné qu'il fût, était le comte de Penguidy, du château de Villedelle.

— Oh! je l'ai connu... Ce que c'est que les vicissitudes!...

Et il regarda de nouveau l'enfant, dont la petite figure pâle et délicate offrait bien le type aristocratique de sa race, et qui, blottie contre la fenêtre, semblait si terriblement abandonnée.

Il regarda l'heure.

— Tant pis si je manque le train, pensa-t-il. C'est une bonne œuvre à faire... Il vaut mieux que cet argent assure l'avenir de cette enfant... Le vieil avare d'à côté n'a pas besoin de cela...

Une heure s'écoula. La garde envoyée par le



médecin prodiguait des soins intelligents. Seizan allait et venait, suivie de Vadalen, qui s'attachait obstinément à elle. Le notaire écrivit son courrier dans le salon, puis rentra dans la chambre au moment où le curé, qu'on n'avait pu trouver tout de suite, car il était au chevet d'un autre mourant, pénétrait dans la pièce voisine.

La connaissance était revenue à M<sup>re</sup> Daunet, mais le changement effrayant, inouï, qui s'était produit en elle, disait clairement que cette lucidité même précédait de peu les derniers moments. Ses yeux agrandis suivaient avec agitation les mouvements de ceux qui l'entouraient, et semblaient les interroger, mais elle n'avait pas encore parlé, et personne n'avait osé lui parler de son état.

Ce fut Seizan qui s'approcha enfin et qui, agenouillée près d'elle, murmura que M. le curé était venu demander de ses nouvelles.

Le regard singulièrement lucide de M<sup>re</sup> Daunet s'attacha sur elle.

— J'en suis donc déjà là? dit-elle d'une voix faible, mais distincte. Alors, qu'il entre, et qu'on ne craigne pas de me dire la vérité.

S'il est un pays où les traditions religieuses s'imprègnent jusqu'au fond même de l'âme, c'est bien celui où M<sup>re</sup> Daunet était née et avait vécu. Elle n'avait pas toujours pratiqué l'esprit des préceptes dont on avait nourri son enfance. Irréprochable dans sa conduite, sachant même faire l'aumône, elle avait eu ce culte du moi qui détruit toutes vertus, et qui est en désaccord profond avec l'esprit de Celui qui « est amour ». Mais comme un rejeton vivace, sans cesse étouffé par des plantes parasites, garde cependant sa sève, nourrit secrètement ses racines, et pousse tout à coup une branche robuste capable d'écarter à son tour les herbes mauvaises, l'esprit chrétien se réveillait en elle au moment où tout s'écroule, et ayant vécu sans grandes vertus, elle s'inclinait tout à coup devant la mort. Les Bretons savent mourir, parce qu'ils croient et prient, et à l'acceptation de la mort est attachée une grâce qui grandit soudainement et transforme l'âme.

Quand le curé sortit afin d'aller chercher les secours divins qui fortifient pour le suprême passage, Seizan, avec cette double vue des cœurs humbles et purs, vit sur le visage de plus en plus altéré de sa maltresse une expression qu'elle ne lui avait jamais connue.

— Ce que c'est que le néant de ce monde, dit-elle, essayant de sourire, je ne porterai jamais ce nom qui fut la passion de ma vie!... Que la volonté de Dieu soit faite!... Seizan, si j'ai offensé quelqu'un, je lui demande de me pardonner.

Elle eut une syncope, mais encore une fois elle revint à elle, et alors une sorte d'agitation la troubla.

— Que voulais-je faire, Seizan? Qu'avais-je encore à faire?

— A assurer l'avenir de la pauvre petite Made-

leine, dit courageusement Seizan, se penchant sur elle.

— Ah! oui, c'est cela! M. Lemaire est-il là?

— Oui, madame, et Dieu vous bénira pour votre bonne action.

— Je pardonne à mon frère, et lui demande aussi son pardon... Je lui léguerais ma maison et mes meubles, en signe de réconciliation. Mais il n'a pas besoin de mon argent... A Madeleine... Et une rente à Seizan, et des messes, oh! des messes pour le salut de mon âme...

M. Lemaire écrivait rapidement, lui soumettant des chiffres dont elle augmenta l'importance; puis il lui demanda si elle aurait la force de signer.

— Oui, mon nom... pour la première et dernière fois...

Quelques instants après, en présence des témoins requis, sa main mourante signa au bas du testament qui assurait le sort de Vadalen : « Daunet de la Roche-Maurion ».

Et le curé étant arrivé, portant le Sacrement qui vivifie, elle concentra ses dernières forces pour recevoir les secours suprêmes et divins.

Aussitôt après, l'agonie commença. Son dernier mot avait été pour demander Vadalen, et la petite fille était demeurée près d'elle, en larmes.

— As-tu peur de moi? murmura M<sup>re</sup> Daunet.

Non, oh! non, Vadalen n'avait plus peur de cette femme malade qui lui tendait la main et essayait de lui sourire...

Mais quand les yeux de la mourante se voilèrent, que son oreille se ferma aux bruits de ce monde et qu'elle devint insensible à ce qui se passait près d'elle, Seizan e leva l'enfant dans ses bras et la porta dans son petit lit, où, toute brisée d'émotions si étranges et si solennelles, la pauvre petite s'endormit d'un lourd sommeil.

## VI

Il faisait grand jour quand Vadalen s'éveilla le lendemain. Le lit de sangle de Seizan n'avait pas été défait, et la chambre était bien rangée. Un rayon de soleil entra par la fenêtre, et derrière les vitres, il y avait de petites feuilles de clématites, à peine dépliées, se balançant doucement.

Vadalen se souleva, fit un effort pour se souvenir de ce qui s'était passé, et, se sentant un peu effrayée de sa solitude, elle se leva et résolut d'aller rejoindre Seizan.

En descendant, elle s'arrêta devant la chambre de sa tante et prêta l'oreille. La respiration rauque et sifflante qui l'avait épouvantée la veille ne se faisait plus entendre. La porte était entr'ouverte, et la lumière des cierges rayonnait jusque sur l'escalier. Elle hésita un instant; mais tout était si calme qu'elle se glissa sans bruit dans l'ouverture... Et alors s'offrit à son regard ce spectacle solennel qu'



tous, hélas ! nous sommes destinés à contempler plus d'une fois dans le cours de notre vie, et qui s'imprima en traits ineffaçables dans sa mémoire d'enfant.

Près du lit, tout drapé de blanc, une petite table supportait un crucifix et deux cierges, et un brin de buis trempait dans l'eau bénite. A la lueur un peu tremblante des cierges, elle vit une figure endormie qui n'éveilla chez elle nul souvenir précis. Ce visage pâle comme la cire, ces traits amincis, ces paupières closes n'avaient rien qui rappelât la femme raide et sévère, au regard brillant, qui l'avait fait tant de fois trembler dans cette chambre, ni même la mourante qu'elle avait approchée la veille. Celle-ci était si paisible, une telle majesté s'était répandue sur elle, que Vadalen se refusa à la reconnaître, jusqu'au moment où Seizan, en larmes, murmura à son oreille :

— Dis une prière pour que ta tante soit heureuse...

Mais, alors même, il se passa dans son esprit une sorte de phénomène; elle ne put réussir à identifier cette morte sereine avec la parente qu'elle avait tant redoutée, et elle conserva un double sentiment, l'un de terreur, se rapportant à M<sup>me</sup> Daunet vivante, l'autre de pitié, presque de tendresse, né au lit de mort où, à son insu, son avenir venait d'être assuré.

Seizan lui prit la main et l'emmena, deux religieuses restant à veiller au chevet de la morte. Elle lui servit, comme les jours ordinaires, son pain et son lait, et Vadalen sentit un étonnement instinctif d'être tranquillement à déjeuner dans la grande cuisine, quand il se passait là-haut des choses si mystérieuses.

Tout à coup le marteau de la porte retentit, et Catherine, la femme du jardinier, ayant ouvert, la grande taille de M<sup>me</sup> Gervais se profila au seuil de la porte. Elle tenait à la main un petit carton que Vadalen connaissait pour contenir le bonnet qu'elle portait toujours dans la maison.

— Me voici revenue, Seizan, dit-elle d'un ton empressé, prête à passer ici ma journée, à veiller la pauvre chère femme, et à m'occuper de tous les tristes détails.... Je ne me consolerais jamais de n'être pas arrivée avant qu'elle eût perdu connaissance...

Et M<sup>me</sup> Gervais porta son mouchoir à ses yeux.

— Je vous remercie, madame, mais le docteur a envoyé deux sœurs.

— Et le convoi ? Et les lettres de part ? Mon mari viendra les écrire dès que tout sera réglé... Le vieux monsieur est-il venu ? ajouta-t-elle d'une voix plus basse, avec une curiosité évidente.

— Non, madame; il est absent depuis hier, comme je vous l'ai dit, et il ne reviendra que dans la matinée.

— Et, alors, on lira le testament ?

— Je n'en sais rien, dit Seizan avec réserve.

— Mais, ma bonne, on prétend en ville que

votre maîtresse a fait ce testament sur son lit de mort... Est-ce bien vrai ?

— Je crois que oui, répondit Seizan, hésitant.

— Et pouvez-vous me dire ce que vous savez ? A qui la fortune ?... Y a-t-il des legs, des souvenirs ?

— Je n'en sais rien, madame. On le verra bien quand le frère de Madame sera arrivé.

Là-dessus, M<sup>me</sup> Gervais remplaça son chapeau par un bonnet garni de rubans d'un violet sombre, et monta, sans bruit, mais d'un air affairé.

Elles ne sont pas rares, ces personnes qui, en tout et partout, aspirent à jouer un rôle et à se donner de l'importance. M<sup>me</sup> Gervais se piquait d'obligeance, de dévouement, et en prenait prétexte, pour satisfaire sa curiosité et ces habitudes de commérage qui sont invétérées chez certaines femmes. Elle allait et venait dans cette maison depuis la veille, observant tout, donnant des ordres, recevant les amis qui venaient s'agenouiller près du lit funèbre, brûlant d'être chargée de l'ordre des funérailles, curieuse de voir l'attitude du frère de M<sup>me</sup> Daunet, et impatiente, surtout, de savoir si le testament *in extremis* dont chacun parlait dans la ville, contenait son nom pour un legs plus ou moins important... Elle n'osait s'avouer à elle-même que ses espérances s'élevaient jusqu'à la part majeure d'une fortune dont M<sup>me</sup> Daunet ne révélait le chiffre à personne, mais dont les bruits de la ville exagéraient l'importance.

Il était près de midi. M<sup>me</sup> Gervais s'agitait prodigieusement de l'absence intempestive de M. de Cernay, et se montrait décidée à faire attendre indéfiniment le dîner du capitaine, pour voir la première ce vieil original à qui personne, dans la ville, n'avait parlé depuis plus de quinze ans. M. Lemaire, qui avait retardé son départ pour le voir et lui parler d'affaires, commençait à s'impatienter. Le marteau de la porte d'entrée, qu'on avait enveloppé d'un linge blanc, retentit soudainement, et après quelques paroles échangées dans l'allée, un pas décidé se fit entendre dans l'escalier.

Vadalen, à ce moment, se trouvait dans la chambre de sa tante; je ne sais quel instinct, quel singulier attrait l'y ramenait sans cesse. Elle était assise dans l'embrasure de la fenêtre, lorsque son cœur cessa de battre en apercevant, encadrée dans la baie de la porte, la figure vraiment étrange qui venait d'y apparaître.

Il eût été difficile, si l'on ne regardait que le costume, de décider à quelle condition sociale appartenait le nouveau venu. Ses souliers ferrés, solides et grossiers, étaient ceux d'un paysan, son pantalon de velours à côtes eût convenu à un ouvrier, et son paletot de drap grossier évoquait vaguement l'idée d'un pilote. Il portait toute sa barbe, une épaisse barbe grise, et sa chevelure, grise et épaisse aussi, couvrait son front de mèches emmêlées. Les traits



étaient fins, maigres, durs, le regard perçant, à la fois pénétrant et impénétrable. Sa physionomie était des moins sympathiques; mais quand on l'avait regardé un instant, il était impossible de ne pas retrouver en lui une extrême distinction physique, que ne pouvait faire disparaître l'aspect négligé de sa chevelure et de son costume. On eût retrouvé le même type, plus robuste, plus sain, plus ouvert, dans chacun des portraits enfumés du salon.

Il ôta brusquement son chapeau de feutre gris, décoloré par les pluies et le soleil, s'approcha du lit sans rien dire, et contempla longuement celle qui y gisait, insensible désormais à sa présence.

Aucun de ceux qui se trouvaient dans la chambre ne put découvrir si son visage s'altérait devant ce spectacle, si quelque souvenir d'enfance, depuis longtemps enseveli, se réveillait en face de celle qu'il avait aimée jadis, et qui s'était assise avec lui sur les genoux d'une tendre mère. Personne n'osait parler; personne, pas même M<sup>me</sup> Gervais, n'osait s'avancer vers lui pour surprendre le secret de ses impressions. Il demeura ainsi quelques minutes, qui parurent pesantes comme des siècles aux assistants, puis il se retourna vers eux, l'air impassible, les yeux secs, un peu plus pâle, peut-être, et sembla chercher qui devait lui donner des explications et des détails.

M. Lemaire fit un pas en avant, mais M<sup>me</sup> Gervais le prévint, portant son mouchoir à ses yeux.

— Nous avons regretté votre absence, monsieur, dit-elle. Comme vous le savez, probablement, j'étais une amie de votre regrettée sœur... Un coup bien imprévu... Un vide irréparable...

M. de Cernay lui tourna le dos sans cérémonie, et s'adressant à M. Lemaire :

— Je crois vous reconnaître, monsieur, dit-il froidement. N'êtes-vous pas notaire à Rennes?

— Oui, monsieur. J'étais chargé par madame votre sœur de poursuivre la revendication d'un titre qui a jadis appartenu à sa famille; et hier, tandis que j'étais venu lui annoncer la réussite de cette affaire, qui lui tenait fort à cœur, elle a été frappée de paralysie. On a fait avertir chez vous, monsieur, mais vous étiez absent.

— Ma sœur a-t-elle laissé un testament?

M<sup>me</sup> Gervais, à cette question, se pencha vers Seizan.

— Quel coup pour lui! murmura-t-elle. Il va foudroyer le notaire!

M. Lemaire, très calme, prit dans son portefeuille une enveloppe fermée.

— M<sup>me</sup> Daunet n'avait point fait de testament, dit-il tranquillement. Mais les circonstances dans lesquelles je me suis trouvé hier, lors de l'accident, m'ont fait un devoir, à moi qui possédais sa confiance et qui m'occupais de ses affaires, de lui demander si elle avait des dispositions à prendre. Elle possédait toute sa connaissance, et a pu signer elle-même le testament qu'elle m'a dicté, en présence des témoins requis par la loi.

Le visage de M. de Cernay restait impassible.

— Je suppose, dit-il, que ce testament est en règle, et j'ai lieu de penser qu'il n'est point en ma faveur... Oh! ajouta-t-il en voyant le notaire prêt à parler, je ne m'étais jamais attendu à recueillir l'héritage de ma sœur, pas plus qu'elle n'eût recueilli le mien... Si rien ne s'y oppose, j'aimerais à savoir quelles dispositions elle a prises dans cette pleine possession de ses facultés que vous me certifiez, et qui a dû être constatée par les témoins, ajouta-t-il avec une légère emphase.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

PÂTÉ EN TERRINE COMPOSÉ DE POULET, DE JAMBON ET DE VEAU

Prenez un reste de poulet : blancs, débris de carcasse, foie, cœur, etc.; 150 gr. de maigre de veau, autant de jambon d'York, avec sa graisse, et 100 grammes de foie de veau.

Hachez le tout très fin en y ajoutant sel, poivre, persil, échalote.

Faites revenir légèrement et cuire une demi-heure environ.

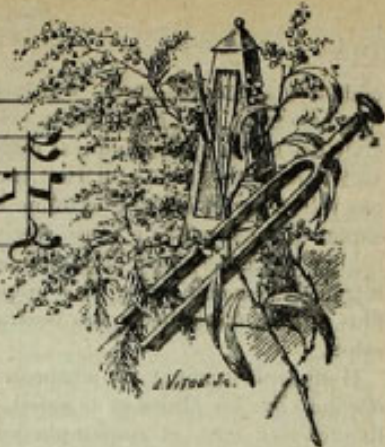
Mettez dans le fond de la terrine des barbes de lard, puis étendez dessus successivement trois couches de hachis séparées chacune par des bardes de lard. Recouvrez la dernière d'un jaune d'œuf, puis arrosez le tout de madère et mettez au four.

Au bout d'une heure et demie, retirez-le du four et versez dessus un bon jus un peu corsé, qui fera une excellente gelée une fois le pâté refroidi.





Sympathie russe. — Théâtres lyriques : Opéra : Première représentation de *La Montagne noire*, par M<sup>me</sup> A. Holmès. — Opéra-Comique. — Concert d'Harcourt. — Les frères Lionnet. — Grande matinée à la Porte-Saint-Martin.



**INFLUENCE** de l'alliance russe rêvée par les Français n'avait eu, jusqu'à ce jour, que des roses et des rêves séduisants pour notre nation enthousiaste. Mais ne serait-il pas possible de lui emprunter ses beaux et bons sentiments, et de lui laisser les rigueurs de son climat auxquelles elle est si bien habituée? Depuis tantôt deux mois, le vent souffle obstinément du Nord, gelant tout sur son passage, choses et gens, qui, peu acclimatés à cette température, d'autant plus sibérienne qu'elle est prolongée, souffrent et s'étiolent à en mourir.

Il n'y a plus de Provence qui tienne, il n'y a plus de Midi qui résiste aux aquilons glacés qui, des bords de la Néva, viennent s'ébattre sur nos océans. La neige a visité les plus chaudes contrées de notre mer bleue, et là où règne en hiver un éternel printemps, la gelée meurtrière a flétri les parterres embaumés de magnets blancs, de giroflées ou de minosas odorants.

Du reste, et toute influence russe à part, on se souvient que la fin du siècle dernier a été marquée par quelques hivers restés célèbres. Espérons que celui-ci, qui commence une série, en sera aussi la fin. Il est assez avancé pour n'avoir plus à craindre de voir la congélation de l'encre ou de l'alcool. Il a été déjà assez calamiteux pour les malheureux pris au dépourvu et sans défense contre le froid. Aussi, saluons-nous ce mois de mars avec reconnaissance puisque c'est lui qui nous ramènera le printemps et le soleil, ce grand flambeau de notre terre, ce magicien qui verse l'oubli, l'abondance et la joie. Les bourgeons impatients se montrent avec une discrétion qui fait honneur à leur expérience. Leur méfiance est très justifiée, car les retours offensifs peuvent être encore à

craindre. Mais quand les jeunes ramures étendront leurs tiges tendres et flexibles, qui peut dire le nombre des doux charmeurs qui manqueront à leur appel et ne viendront pas y gazouiller leurs amoureuses chansons? Décimés par l'inexorable hiver, privés d'insectes, d'herbe, d'eau et de grain, beaucoup seront morts sous sa cruelle étreinte, et les buissons jaseurs, charme de nos promenades solitaires, resteront muets, pour nous exprimer que tout et tous ont souffert pendant cette période inoubliable.

Le drame lyrique en quatre actes que M<sup>me</sup> Augusta Holmès a fait représenter à l'Opéra, se passe en 1657, dans un endroit fortifié de la Montagne-Noire, au Monténégro. Les Monténégrins viennent de remporter une victoire sur les infidèles, et leurs deux chefs, Aslar et Mirko, arrivent suivis de leurs soldats et couverts de poussière. Les femmes les entourent, et Mirko presse tour à tour dans ses bras, Dara, sa bonne mère, et sa fiancée Hélène. Les deux frères d'armes se jurent une éternelle amitié et le ministre de leur culte reçoit leur serment et bénit leurs kandjars. Au même moment, une esclave du harem de l'ennemi est traînée par les soldats qui réclament sa mort. Mais Yamina vient tomber aux pieds de Mirko, qui, subjugué par sa ravissante beauté, demande et obtient sa grâce. Cette femme sera la perte de Mirko, et, pendant les actes suivants, on voit Aslar lui disputer son ami, son frère d'armes, mais elle parvient à amollir tellement le cœur du jeune guerrier, par sa fatale passion, que son empire l'emporte toujours plus loin des chemins de l'honneur. Il a trahi tous ses serments pour cette Yamina : serment d'amitié, serment d'amour à la douce Hélène, serment de fidélité à la patrie, lorsqu'Aslar le retrouve au quatrième acte, dans une ville turque où il a suivi Yamina pour se livrer aux enivres funestes de cet amour. Après avoir tout tenté pour l'y arracher et l'entraîner au combat, Aslar veut du moins sauver son honneur, et il le frappe en plein cœur, au moment où les Monténégrins pénètrent dans la ville. C'est au milieu de la fusillade et de l'incendie, que ne voulant pas lui survivre, il s'expose



aux balles meurtrières et tombe mort avec son ingrat ami dans les bras.

Ce livret, fort bien écrit, plein de couleur et d'une poésie un peu sauvage, est dû à la plume éloquente de l'auteur de l'opéra, M<sup>me</sup> A. Holmès. Le public semble l'avoir trouvé un peu terne. La musique y serait-elle pour quelque chose? Cependant un des côtés saillants du talent de M<sup>me</sup> Holmès est la virilité. Il est vrai qu'elle en a montré davantage dans certaines œuvres antérieures : ses *Argonautes*, par exemple. Elle possède une grande sûreté de main et une écriture savante pour grouper les masses vocales, et il y a beaucoup d'ensembles très remarquables dans le premier et le dernier acte. On peut citer nombre de passages où l'inspiration ne s'éparpille pas en vains détails. Ainsi, le motif du serment, la scène de séduction d'Yamina, la prière d'Hélène, les lamentations de Mirko, le chant des Almées, sont bien venus. Au quatrième acte, les danses orientales sont d'un charme séduisant, et l'orchestration parfois aventureuse, mais toujours ingénieuse de l'auteur leur a donné le caractère perfide et vapoureux qui devait triompher des dernières résistances de Mirko. Son inspiration l'a de même heureusement servie dans les phrases de tendresse toujours d'une exquise expression : tel son duo du second acte entre Mirko et Hélène.

L'interprétation de cette œuvre a été supérieure. M<sup>me</sup> Bréval, une Yamina irrésistible; M<sup>me</sup> Hégion, une énergique Dara; M<sup>me</sup> Berthet, une sympathique et douce Hélène, qui possède d'ailleurs le rôle le plus mélodique de la partition. MM. Renaud et Alvarez n'ont pas eu moins de succès, comme chanteurs d'abord, mais aussi comme superbes Monténégrins.

Les chœurs, généralement enlevés dans la perfection, ont été beaucoup applaudis, et l'orchestre avait apporté tous ses soins, pour rendre la pensée de l'éminente musicienne.

A l'Opéra-Comique on a eu des spectacles agréablement variés, avec le charmant ouvrage de Victor Massé en tête. *Paul et Virginie* attire toujours la foule, alternant avec les œuvres les plus appréciées du public : *Dragons de Villars*, *Carmen*, *Lakmé*, *Manon*, etc.

Quant à la *Ninon de Lençois*, reculée de quelques jours par suite de l'indisposition de l'éminent maître Danbé, nous la retrouverons dans notre prochaine chronique. Disons en même temps, qu'après cet ouvrage, c'est à la *Vivandière*, du regretté Benjamin Godard, que sont consacrées toutes les études.

Une séance extrêmement intéressante a eu lieu à la salle d'Harcourt. La *Société nationale de Musique*, dans son onzième grand concert avec orchestre

a donné quatre premières auditions d'ouvrages composés par des auteurs français. Une *Symphonie*, de M. Augustin Savari, divisée en trois parties : le *Matin*, le *Midi*, le *Soir*. C'est une fort belle page descriptive où le musicien excelle à nous dépeindre les merveilles de la nature et les transformations de la plaine, sereine au matin, radiieuse et étincelante au midi, calme et reposante le soir. Le succès du jeune compositeur a été aussi grand que mérité.

Le *Rondel* à deux voix, dans le mode phrygien, de M. L. Boëllmann, d'après le poème de Jehan Froissart, a séduit l'auditoire entier par les fines ciselures de son orchestration et par son léger parfum d'antan qui éveille les souvenirs poétiques d'un autre âge. Cette jolie pièce, d'une touche vraiment délicate, a été justement hissée.

Une *Ballade*, de M. P. Lacombe, a mis en lumière les qualités si personnelles de ce compositeur dont le bagage musical est déjà fort important. Son orchestration correcte et ingénieuse, ses rythmes si francs et ses mélodies pleines de charme lui ont valu d'enthousiastes bravos.

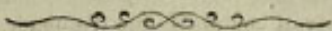
M. Eugène Gigout faisait entendre une composition nouvelle : *Prélude Choral et Allegro*, œuvre très savante qu'il a exécutée avec sa virtuosité habituelle. Voilà enfin une tentative des plus heureuses pour nos jeunes compositeurs français, auxquels les Grands Concerts accordent une si rare hospitalité.

La seconde partie du concert a été consacrée à la *Suite d'Orchestre* de Lalo, tirée de son *Namouna*, et très brillamment exécutée par des musiciens qui se perfectionnent chaque jour. L'air du *Messie*, de Handel, a été rendu dans un excellent style, par M. Douaillier, et l'Ouverture du *Balthazar*, de M. G. Marty, très applaudie pour sa magistrale facture, a terminé victorieusement la séance.

Depuis longtemps on n'avait vu une fête aussi réussie, une réunion d'artistes plus éminents et une salle plus brillante que celle de la Porte-Saint-Martin, au bénéfice des frères Lionnet, dont le *Figaro* avait pris la généreuse initiative. On a vu que nos premières scènes comme les scènes d'ordre secondaire avaient fourni la fleur de leurs étoiles et de leur personnel. Aussi, le succès a été colossal, et les résultats inespérés. La recette, tous frais payés, s'est élevée à 22,000 francs, qui vont mettre un terme aux privations des deux sympathiques artistes qui les supportent si noblement. Cette petite compensation leur était bien due, car leur talent s'est si souvent prodigué autrefois aux grandes infortunes.

Au mois prochain, notre liste des nouveautés musicales.

MARIE LASSAVER.





# CAUSERIE



Le patinage semble la revanche de la grâce féminine contre l'odieuse envahissement de la bicyclette; nous ne pouvons, chères lectrices, nous refuser à l'évidence: la bicyclette gagne, on commence par s'en servir dans un parc, on risque quelques tours de roue dans les allées désertes d'une forêt peu fréquentée, puis on rencontre une amie qui vous entraîne, et on se lance dans les grandes excursions sous cet affreux costume dont le moindre inconvénient est d'être extrêmement disgracieux.

Je prie la jeune fille qui aura conquis un mari par son talent de bicycliste, de me prendre pour confidente: elle bouleversera complètement mes notions sur ce qui plaît à la jeunesse masculine. Au contraire, on éprouve une impression charmante lorsqu'on entre au Palais de Glace, à l'heure où les femmes du monde y vont avec leurs filles; nulle part l'élégance de la tournure et la souplesse des mouvements n'apparaissent plus séduisantes.

Pourquoi, hélas! le patinage inspire-t-il une passion malheureuse à des femmes d'un âge certain et d'une tournure imposante? Malgré l'aide de professeurs robustes, elles n'évitent pas des chutes qui provoquent l'hilarité de la galerie; car nous ne rions pas lorsqu'un cheval tombe, mais, pour nos semblables, nous sommes moins compatissants; peut-être parce que l'homme ou la femme qui tombe est presque toujours ridicule et que l'animal ne l'est pas.

Le patinage, à l'état rudimentaire, doit remonter à la plus haute antiquité; dans des temps plus rapprochés de nous, plusieurs tableaux de l'Ecole hollandaise nous en représentent des scènes, et les tapisseries d'un des petits salons du château de Chantilly nous montrent des singes s'ébattant sur la glace, à l'imitation, sans doute, des seigneurs de la cour. Marie-Antoinette a patiné sur le grand canal de Versailles où se trouve actuellement le club avec ses utiles braseros; il semble pourtant que les dames de ce temps se servaient surtout de traîneaux. On a peu patiné pendant la première moitié de ce siècle: à Paris, les grands espaces manquaient; on allait aux environs moins facilement qu'aujourd'hui.

Le second Empire profita des lacs du Bois pour reprendre ce sport, mais le dégel arrivait chaque fois qu'une fête était annoncée.

L'impératrice patinait appuyée sur une canne tenue transversalement par deux officiers de sa Maison; les dames de la cour, pour la plupart, imitaient sa prudence; quelques hommes réussissaient mieux, ils luttèrent de vitesse ou traçaient sur la glace des lignes symétriques. On était fort loin, pourtant, des « en-dehors, des pas en arrière, quadrilles, valse », que les professionnels du Pôle-Nord et du Palais de Glace rendent faciles à leurs élèves; celles-ci, d'abord dirigées, puis seules, se lancent avec hardiesse et paraissent vraiment avoir « des ailes aux talons ».

Le soir, la danse succède au patinage; le carnaval a amené son cortège habituel de réunions dansantes, quelques bals costumés, des comédies de salon, etc. Cependant, à l'imitation de nos voisins d'Outre-Manche, c'est surtout après Pâques qu'ont lieu les grandes réunions. Pendant le Carême, quelques salons laissent leurs portes entr'ouvertes; chez ceux qui ne dansent plus après le mercredi des Cendres, on se réunit pour causer, pour jouer aux cartes; parfois on aborde le jeu des petits papiers. Ce jeu, très ancien, puisqu'on dit qu'on le pratiquait à la cour de Charlemagne, a été rajeuni de nos jours par une forme plus personnelle. On écrit une question sur un papier plié et adressé à la personne dont on désire la réponse; celle-ci en ignore la provenance; c'est la maîtresse de la maison qui doit lire les petits papiers et le secret professionnel lui est imposé, à moins que l'admiration générale ne demande le nom de l'auteur. Quelquefois, la question est générale; on pose un cas de conscience mondain, on demande une définition délicate, chacun répond selon la tournure de son esprit et la finesse de sa pensée.

Dans un des salons où ce jeu est en honneur, la maîtresse de la maison a fait un livre avec les meilleures réponses. En voici quelques-unes:

D. Qu'est-ce que l'honneur?

R. Pour un homme, ne rien craindre; pour une femme, ne rien braver.

D. Quelle différence entre la bêtise et la sottise?

R. La bêtise ne comprend pas, la sottise comprend de travers.

D. Qu'est-ce que voyager?

R. C'est quitter les êtres pour les choses.

D. Peut-on regretter plus qu'on n'a aimé?

R. Oui, quand on craint de n'avoir pas aimé assez.

Parfois, demande et réponse n'ont d'autre but que d'amener un sourire sur les lèvres; celle-ci, par exemple:



D. Que faites-vous quand une cheminée vous tombe sur la tête ?

R. Je suis tué.

A cette question générale :

— Quelle différence y a-t-il entre la charité et la bienfaisance ? Quelqu'un répondit :

— La bienfaisance est un acte d'intelligence, la charité un acte de cœur.

Et nous pensions à cette légende russe racontée un jour devant nous :

Les vertus furent toutes conviées à une grande fête ; elles se connaissaient pour la plupart, s'étant souvent venues en aide, fréquentant les mêmes lieux, se rencontrant en maintes occasions ; cependant, deux d'entre elles paraissaient étrangères l'une à l'autre.

La Politesse s'en aperçut et se chargea de la présentation.

— La Bienfaisance, la Reconnaissance, dit-elle, en les indiquant.

Les deux vertus s'inclinèrent froidement en murmurant :

— Nous ne nous étions jamais rencontrées.

Voulez-vous que nous remplaçons bienfaisance par charité, chères lectrices, et nous pourrions nous inscrire en faux contre cette légende, car le don du cœur appelle le don du cœur, et la charité connaît la reconnaissance, vous le savez.

A propos de charité, laissez-moi vous parler encore une fois d'un club américain ; celui-là porte un nom étrange, il s'appelle : « Club d'une fois par jour ». Les membres signent l'engagement de chercher à rendre tous les jours un service si petit qu'il soit, à une personne qu'ils n'aient aucune obligation d'aider.

Le P. Faber, dans son admirable livre de la Bonté, dit qu'aucun acte aimable ne reste isolé, mais est toujours l'occasion d'un courant sympathique qui en entraîne d'autres ; voyez, si nous entrions toutes dans l'esprit de ce club, le bien qui en résulterait.

Mais je vous entends me dire : que pouvons-nous faire avec les entraves que la société, la morale, les convenances mettent à la liberté des jeunes filles, même lorsque le bien est en cause ?

Vous pouvez beaucoup plus que vous ne pensez : d'abord la jeunesse aimable répand autour d'elle un rayonnement qui est un bienfait involontaire ; ensuite on peut souvent, d'un mot, relever un courage abattu, adoucir par la sympathie une douleur impatiemment supportée. Lorsque les usages de la ville où l'on est ne permettent pas d'aller visiter les pauvres, on peut travailler pour eux, soit en leur faisant des vêtements, soit en préparant des ouvrages pour des ventes de charité.

Pour tous ces travaux, votre journal vous rend de grands services, si vous savez en tirer parti avec intelligence et adresse. Je n'ignore pas que dans certaines villes de province, il est peu facile de trouver les éléments nécessaires aux travaux indi-

qués ; je pourrais nommer une sous-préfecture où l'on a vainement cherché trois mètres de soutache blanche, mais on peut tourner la difficulté, remplacer la chose conseillée par une autre, adopter les matériaux qu'on possède déjà. Il est quelquefois difficile d'avoir l'idée première, mais, lorsqu'elle vous a été donnée, les moyens de l'exécuter se trouvent plus à portée qu'on ne pense au premier abord ; il faut ne pas se décourager, essayer les changements nécessaires, tout en gardant l'harmonie de l'ensemble ; on peut arriver ainsi à faire un travail aussi joli que celui dont on a le modèle et avec une part d'invention dont on sera fier à juste titre.

Je viens de parler des usages de chaque ville ; à ce sujet, laissez-moi vous dire que nous sommes parfois très embarrassés pour répondre aux questions que vous nous posez. Il y a des convenances qui sont les mêmes partout, mais il y a des usages locaux qu'il faut respecter, puisqu'ils sont ceux du milieu dans lequel on vit, et sur lesquels, à distance, d'autres ne peuvent se prononcer complètement. Nous vous indiquons l'usage général, comptant sur votre tact pour l'appliquer à votre situation particulière.

Ainsi, il y a deux mois, plusieurs d'entre vous nous ont consultés sur la question des cartes de visite. A Paris, on en envoie de moins en moins ; la formule consacrée est celle-ci : « Je réponds à celles que je reçois, je ne commence pas ». Il est évident que, si ce système est généralement adopté, personne, bientôt, n'en recevra plus.

Quoiqu'elles soient au courant de ce changement d'usage, beaucoup de personnes continuent à envoyer des cartes, sinon dans la ville qu'elles habitent, au moins à ceux dont elles sont séparées sans habitude de correspondance régulière. Elles trouvent, avec raison, que les cartes ainsi échangées maintiennent les relations et sont une marque d'aimable souvenir, surtout lorsqu'on y ajoute un mot écrit qui leur enlève leur banalité et leur donne un cachet personnel. Quelques jeunes femmes mariées au loin se rappellent ainsi aux amis de leurs premières années ; c'est une gracieuse attention qui coûte peu et touche beaucoup ceux qui en sont l'objet ; à l'occasion, souvenez-vous-en.

Voilà une véritable causerie de Carême, chères lectrices ; nous allons vous chercher des choses plus récréatives pour notre prochaine rencontre ; j'espère qu'à cette époque un chaud soleil nous consolera du froid glacial de cette fin d'hiver ; si l'on jouit surtout par le contraste, comme le printemps va être délicieux ! qu'il sera bon de se promener dans une température tiède, en se disant que personne n'a plus froid. Mais nous allons retomber dans le sermon ; que voulez-vous ? il s'en fait tant sur la charité en ce moment, qu'involontairement on en retrouve des fragments sous sa plume.

EDMÉE.



RÉPONSES AUX QUESTIONS DU CONCOURS  
DU JOURNAL DES DEMOISELLES

CHARADE : Tour coing.

CHABADE FANTASISTE : Bis tou ri.

Exigence : Un procès.

LANGUE FRANÇAISE : Signifie : Faire valoir ses intérêts ; expression tirée de l'*Amour médecin*, de Molière.

PLANTES ENTERRÉES : Buis — Amelle — Ronce — Lierre  
— Fusain — Liseron.

PROBLÈME POINTÉ : *Voyelles* : Le point du jour, c'est l'heure indécise où l'aurore annonce son prochain retour.

Consonnes : Plus à l'âme qu'aux yeux encore, quand il ne fait ni nuit ni jour.

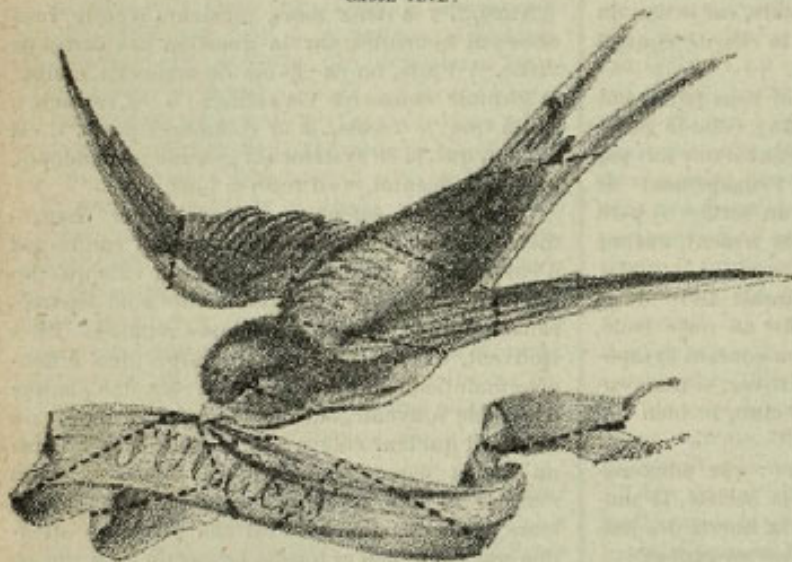
**Curiosités :** Au Louvre où Charles V commença pour ainsi dire la première bibliothèque.

(Héroualdt.)

RÉBUS GRAPHIQUE : Demi-tour à droite ! Demi-tour à gauche ! Portez armes ! En avant ! Marche !

VERS A TERMINER : Blanche — Gaiement — Penche —  
 Charmant — Festonnées — Froid — Araignées — Toit —  
 Franges — Ciel — Anges — Noël.

### CASSE-TÊTE\*



ARMOIRIES : Jean d'Avènes fut condamné à cette honte par saint Louis.

2° La famille de Lusignan, en Poitou. — En mémoire du mariage de Raimondin avec Mélusine.

PROVERBE : A l'ongle on connaît le lion.

MOTS EN CROIX : Printemps. — Gaîté.

MOTS EN CARRÉ :

M O R S E

O U I E S

R I E N S

S E N N E  
T O R R E

E S S E X

RÈNES : C'est dans le cœur que Dieu a placé le génie des femmes.

ACROSTICHE : Leconte de Lisle.

MOTS EN SOLEIL :

U L C E R E R T I E N O R  
T R O C C I T T E F F G  
N A A I I A  
A P P D A E D H E N A  
G R I F F

Légende : Le lys — Le coudrier — La rose — L'herbe de la Madone — La sauge.

(Marmier.)

MŒURS ET COUTUMES : A  
Sienne, en l'honneur de sainte  
Catherine.

(Malte-Brun.)

PAROLES CÉLÈBRES : l' saint Louis.

(Comte de Ségur.)

2° Le capitaine Tinet devant Alfaro, en Navarre, que les femmes défendirent bravement (1378).

(L'abbé Nilassier.)

**MOTS EN PARALLÉLOGRAMME :**

R  
I  
M  
E  
  
T  
O  
L  
E  
  
A  
I  
M  
E  
  
H  
U  
R  
E

MOTS EN UN :

R E I N S E M E S  
 L A N N I M I E S  
 U N N A L R I A L  
 H A A L L A N C H E S  
 D O M I L

MOTS EN LOSANGE :

C  
S  
O  
T  
A  
U  
R  
A  
C  
O  
U  
R  
A  
G  
E  
T  
R  
A  
M  
E  
A  
G  
E  
E







## DEVINETTES

## Charade

J'aime à me promener au sein de mon premier ;  
Là, le vent qui se lève réveille mon dernier,  
Et le torrent qui fuit m'apporte mon entier.

(M<sup>me</sup> Taster.)

## Jeu des homonymes

1<sup>e</sup> Je l'aime glorieuse, — léger, — bien vaste, — secouru, — pas trop piquante.

2<sup>e</sup> Je la propose comme exemple, — j'en emplis mes poumons, — je la garnis de grain, — je l'assiste, — je la laisse aux pénitents.

3<sup>e</sup> Je la place dans l'histoire selon son mérite, — autour de nous, — auprès de la ferme, — dans un asile, — sur les épaules de sainte Thérèse.

Un Sphinx prie M<sup>les</sup> les abonnées de deviner les homonymes proposés ci-dessus.



## Enigme

Nous sommes deux frères jumeaux,  
Tous deux parfaitement égaux.  
En naissant, soumis à la forme,  
La mode est notre unique loi ;  
Et le berger comme le roi  
Nous font porter même uniforme.  
Aux malheureux estropiés,  
A quelques pauvres va-nu-pieds,  
Le sort, pourtant sans injustice  
Nous fait refuser le service.

On peut nous voir suivant les goûts,  
Noirs, gris et blancs, jaunes et roux,  
Mais sous des formes non pareilles ;  
Toujours propres parmi les grands,  
Avec le peuple et les enfants  
Crottés par-dessus les oreilles.  
Garde-toi bien, mon cher lecteur,  
De nous employer sans mesure,  
Car nous mettons à la torture  
L'artiste comme l'amateur.

(Muguet d'Autueil.)

Enigme parue dans le n° 42 du *Mercur de France*, 17 octobre 1789.

## Mots en trident

Verticalement : Au bord de l'eau. — Personnage de la comédie italienne. —  
Si agréable en été !

Horizontalement : Vivent les jeunes filles qui sont..... — Pour écrire. —  
Boisson parfumée.

(Bouton de rose pompon.)

## Vers passés proverbes

De quel auteur est ce vers :

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Et dans quel ouvrage peut-on le lire ?

## EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE FÉVRIER

## MOTS EN HÉLICE :

	C	A	P	R	I
	A	C	R	E	
	P	R	E		
	R	E			
	I				
	C				
	L	O			
	T	I	R		
	L	I	O	N	
C	O	R	N	E	

CHARADE : Sec onde.

MOTS EN CARRÉ SYLLABIQUE :

PA	NA	MA
NA	VI	RE
MA	RE	CHAL

PROVERBE : Petit à petit, l'oiseau fait son nid.

PROBLÈME POINTÉ : Si tu t'accoutumes à faire du mal aux animaux, tu en feras bientôt aux hommes.

TABLEAU ÉNIGMATIQUE : Mort de Coligny, ordonnée par Catherine de Médicis et Charles IX.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.